

DOSSIER SUR LA "PROBLEMATIQUE" BENA

Table des matières

LA PROBLEMATIQUE "BENA".....	2
L'HYPOTHÈSE D'UNE TRANSITION CRITIQUE par Xavier SALLANTIN.....	6
Ce qui ne peut plus continuer.....	7
Que peut-il donc se passer après ?.....	10
COMPTE RENDU de la réunion exploratoire du 8 décembre 1979.....	15
ANNEXE A : Liste des participants à la réunion du 8 décembre 1979.....	16
ANNEXE B : Chercheurs dont la problématique est voisine de celle de Béna.....	18
ANNEXE C : L'organisation de Béna.....	20
Genèse.....	20
La Société Civil Béna.....	21
L'Association Béna.....	21
La Fondation Béna.....	22
ANNEXE D : Béna solitaire et solidaire.....	23
L'ANASTASE CHEZ JEAN GUITTON.....	25
EXTRAITS de la "PHILOSOPHIE DE LA RÉSURRECTION".....	25
L'enveloppé et l'enveloppant.....	26
L'impasse avant le passage.....	26
Un cosmos transmatérialisé.....	27
Le retournement.....	27
Psyché et pneuma.....	28
EXTRAITS DE LA MONADOLOGIE.....	29
L'analogie du fœtus (877).....	29
La transmutation vers l'homo spiritualis (883).....	30
C'est cela l'anastase.....	31
SELECTION DE TEXTES DE TEILHARD DE CHARDIN.....	32
Le point Oméga.....	32
L'improbable plausible.....	32
Le changement d'état.....	33
La cîme de l'Hominisation.....	34
L'énergie nécessaire au décollage.....	34
Le sens de l'Espèce.....	35
L'activation de l'énergie.....	35
L'ultrahominisation.....	37
Naissance d'une âme humaine commune.....	38
EXTRAITS DE TEXTES DE L'ÉCOLE D'AUROBINDO.....	40

Dossier assemblé à Béna le 15 Février 1980 et joint à l'envoi du "Vent de Béna"

Ré-édité le 17 mai 2020 par J.N. Maisonnier

LA PROBLEMATIQUE "BENA"

La Fondation Béna se propose de fédérer et de stimuler les recherches de tous ceux qui, selon des axes de réflexion divers travaillent à éclairer la transformation du monde moderne dans une **perspective d'émergence**.

On s'est efforcé d'explicitier un peu plus avant cette prospective émergentiste dans le document joint en annexe intitulé : **l'hypothèse d'une transition critique**.

Les lignes qui suivent résument cette analyse et la situe par rapport au projet de la Fondation Béna.

Selon ce que l'on pourrait convenir d'appeler : "la problématique Béna", la question du troisième millénaire n'est nulle part appréhendée avec assez d'audace, comme une rupture qui n'a de précédent historique que les émergences successives de la matière, de la vie et de la pensée. En cette fin du deuxième millénaire, l'hypothèse étudiée à Béna est que la crise du monde moderne est travail d'enfantement d'une humanité nouvelle, aussi différente de celle d'aujourd'hui qu'un enfant est différent de ce qu'il était dans le ventre maternel...

Tandis qu'éloignés d'un tel diagnostic, la plupart des humains s'activent au chevet d'un monde jugé malade pour calmer ses douleurs et lui rendre la santé, selon l'image sécurisante mais stérile qu'ils se font d'elle, la Fondation Béna accueille très petit nombre de ceux qui observent les perturbations de l'heure en obstétriciens solidaires et responsables, à l'égal de tous les autres hommes, de la réussite de l'accouchement d'une "surhumanité."

Se posent aussitôt des problèmes de vocabulaire car la théorie du surhomme évoque Nietzsche et sa récupération périodique, notamment aujourd'hui par la "nouvelle droite". Disons, nettement que les divers projets politiques, idéologiques ou éthiques qui défrayent la chronique, si novateurs qu'ils se veulent, n'ont aucune commune mesure avec le changement de dimension posé par hypothèse entre le monde actuel et le "surmonde" futur. Seuls certains utopistes ont parfois tenté d'imaginer une telle mutation impliquant une nouvelle intelligibilité et une nouvelle conscience. On songe par exemple à certains ouvrages d'Herman Hesse ou d'Abraham Azimov. Mais ces essayistes n'avaient que des prétentions littéraires. La Fondation Béna estime qu'il est désormais possible et urgent de dépouiller le caractère d'intuition et de fiction de ces utopies et d'en faire l'hypothèse de recherche à laquelle devrait s'atteler le meilleur de la pensée scientifique, forte de ses conquêtes les plus récentes aux sources de la matière, de la vie et du psychisme.

Contrairement à l'utopiste inspiré qui s'autorise à révéler d'emblée ce qui lui semble à naître, toute la difficulté d'une démarche scientifique, selon la problématique Béna, est de ne pas dire d'avance à quoi va ressembler le nouveau-né. La tâche proposée est d'examiner méthodiquement, avec les outils les plus pénétrants de la science, si quelque germe minuscule n'est pas en train de poindre, auquel servirait de milieu nourricier une civilisation au terme de sa gestation, dont la décomposition serait en définitive sans importance dans la mesure où elle servirait d'humus pour la croissance du germe nouveau : le surmonde futur recyclerait en somme tout ce qui mériterait d'être sauvegardé dans le monde présent, parce que destiné à un tel avènement. Ainsi de la plupart des organes du fœtus qui n'ont de sens qu'en fonction de l'au-delà de la naissance. Mais il

importe de ne pas dire en quoi consiste un tel germe de surmonde avant d'avoir décidé de braquer les projecteurs de la recherche dans sa direction pour savoir s'il existe.

Cependant, pour mobiliser des chercheurs et faire converger leurs observations, il faut bien leur désigner l'étoile sur laquelle diriger leurs instruments. Il faut bien formuler cette hypothèse de recherche et nommer cette chose encore inconnue mais déjà "sidérante" dont la naissance possible mérite considération.

Comment y parvenir sans recourir à des mots et images déjà utilisés par divers auteurs qui ont déjà traduit une intuition analogue sans l'assortir de la démarche scientifique que nous souhaitons et, par conséquent, sans exprimer exactement ce que nous entendons par : "problématique Béna" ? Pour suggérer l'objectif de cette recherche, dont le vrai visage ne saurait être démasqué qu'au terme de l'entreprise à condition qu'elle réussisse, nous allons emprunter pèle-mêle à quelques uns de ces auteurs leur terminologie, nuage cachant l'astre mais non sa localisation approximative.

On ne peut manquer d'évoquer d'abord, bien entendu, Teilhard de Chardin ; à ses yeux l'émergence entrevue au point oméga est une transmutation cosmique, mi-immanente, mi-transcendante. D'un point de vue plus matérialiste, l'avènement d'une "société sans classe et sans Etat", anticipé par Marx au terme du projet communiste, est pensé en tant que "saut qualitatif" faisant passer l'humanité de la préhistoire à l'histoire ; l'atavisme juif de Karl Marx n'est sans doute pas étranger au messianisme de cette espérance d'une arrivée en la terre promise des lendemains qui chantent. Mais l'interrogation philosophique la plus substantielle sur cette problématique de naissance est aujourd'hui celle du chrétien Jean Guitton dont toute l'œuvre est dominée par un optimisme eschatologique ; chez lui c'est l'extrémisme même de la désespérance contemporaine qui légitime l'extrémisme d'une folle espérance. Seule l'énergie du désespoir peut obliger l'homme à sauter le pas qu'il doit encore franchir pour que s'accomplisse son destin divin.

A l'insu de ses grands maîtres, la physique moderne est pleine d'un optimisme comparable dans la mesure où la plupart ont foi dans l'élaboration prochaine d'une théorie unitaire de la matière. Cette foi se nourrit de la convergence des lois découvertes toujours plus profondément au cœur de l'infiniment petit ou de l'infiniment grand. Des dépenses considérables sont consenties pour la vérification de cet acte de foi en l'existence d'une théorie unitaire, structure -mère présidant à la genèse de la matière. Mais pour un physicien comme Costa de Beauregard, cette découverte n'irait pas sans une révolution copernicienne consacrant un "nouveau paradigme" où la réversibilité du temps obligerait la science à réviser ses positions sur le finalisme.

Pour le sociologue Edgar Morin, l'élucidation de ce "paradigme perdu", clé de la logique des systèmes quelconques, animés ou inanimés, inaugure la "nova scientia", aube d'une ère nouvelle en l'an zéro de laquelle l'humanité serait déjà. Pour l'anthropologue René Girard, l'homme moderne est de même en train d'entrer en possession du sens de son aventure dont il s'emploie à déchiffrer le secret que le Christ a en vain tenté de lui révéler. D'une manière générale, de telles gnosés modernes, impensables hier aux beaux jours du scientisme, font aujourd'hui flores avec pour intuition commune que l'énigme de l'homme est en passe d'être résolue.

Paradoxalement, les théologiens chrétiens sont général fort discrets sur la problématique d'enfantement pourtant explicite chez Saint Paul dans la perspective d'un Jour du Seigneur où s'accomplira dans l'éclair d'un dévoilement de la nature sa libération par l'homme fils de lumière. Rien n'oblige à projeter dans quelque au-delà de l'histoire cette transformation radicale qui, chez la plupart des chrétiens, s'évanouit en une espérance de salut si immatérielle et insaisissable qu'elle n'est plus qu'une clause de style. Pourtant, il y a une dimension juive et paulinienne de l'espérance chrétienne qui n'exclue pas une parousie en deux temps ; avant que n'intervienne la fin ultime du monde avec la victoire sur la mort et la fin de toute fin, pourrait se situer un événement messianique, retour pour les chrétiens, venue pour les juifs, dans l'intelligence universelle et évidente d'un Logos régnant sur la Création. Cet espoir d'un dévoilement achevé (en grec : "apocalypse"), d'un changement de l'invisible en visible, d'une régénération, d'une transfiguration, familier de la pensée chrétienne primitive, est actuellement en veilleuse faute d'un instrument conceptuel adéquat pour une telle exploration et correspondant aux exigences de la pensée moderne.

La réflexion la plus structurée, la plus rigoureuse, sur l'hypothèse d'une transformation de la matière, voire d'une résurrection de la chair, n'est pas aujourd'hui à chercher chez des penseurs chrétiens mais chez des penseurs bouddhistes de l'école d'Aurobindo dont l'analyse s'accompagne d'une expérience vécue. Leur prospective rejoint celle de Bénéa en ce qui concerne l'avènement d'un surhomme et d'un surmonde. Cette pensée est intéressante dans la mesure où est évacué l'ésotérisme initiatique ancien au profit d'un exotérisme en quête de clarté et description objective qui n'a plus rien d'incompatible avec la démarche scientifique. Mais partout, de manière beaucoup plus confuse et obscure, l'éveil d'une conscience planétaire se manifeste par une sorte d'ébullition des esprits d'allure fantasmagique. Le pressentiment d'une échéance pour l'espèce se traduit par l'attrait des sectes, des pratiques magiques, la vigueur des mouvements de renouveau ou de "revival", tendus dans l'attente de quelque Pentecôte. On aurait tort de méconnaître la réalité sociologique de cette tension spirituelle dont les expressions diverses, aberrantes, ou non, sont des symptômes qui méritent d'être analysés.

Mais le processus de mondialisation, dont on voit se réaliser sous nos yeux certaines conditions techniques, ne saurait s'accomplir à la faveur de cette effervescence subjective. Le monde en mal d'unité est comme une solution en surfusion qui a besoin d'un catalyseur pour cristalliser. C'est la solution du problème de la communication qui semble appelée à jouer ce rôle de catalyseur nécessaire. A quoi bon en effet établir une théorie exhaustive si elle est justiciable d'interprétations contradictoires chez ses adeptes ? Quelle que soit sa vérité scientifique, une théorie générale ne saurait constituer un référentiel universellement reconnu que si elle est simultanément théorie de la signification et de la communication, assurant l'univocité de sa propre formulation. En d'autres termes une telle théorie devrait être matrice sémantique fondant le vocabulaire et la grammaire d'un langage affranchi de l'arbitraire humain. Faute de suffisamment saisir cette dimension sémantique, toutes les théories générales achoppent.

La conscience de ces difficultés est de nature à détourner tout un chacun de la problématique Bénéa d'autant plus que la méthode scientifique est présentée comme le seul instrument susceptible d'opérer la percée qui est entrevue. La plupart souhaiterait faire si possible l'économie de l'ascèse qu'implique la pratique scientifique, avec ses exigences de critique, de vérification, de formalisation, de communication univoque. Certes la nécessité de l'intuition pour guider la recherche n'est pas niée. Toutes les ressources de la méditation et de l'intériorité peuvent et doivent être mobilisées pour contribuer, comme dit Aurobindo, à la genèse du surhomme. Mais, comme n'hésitent pas le faire aujourd'hui certaines écoles de méditation orientale, ces richesses authentiques du dedans doivent être exposées à la pleine lumière du dehors, c'est à dire soumises aux projecteurs de l'investigation scientifique. Dans le document sur "l'hypothèse d'une transition critique", l'éventualité d'une "démagification" de la magie, grâce à des découvertes de la physique, s'inscrit dans cette perspective d'élucidation et de clarification qui loin de nier les "pouvoirs" réputés magiques les confirmeraient en les dés-occultant et en les domestiquant.

La rentrée est sinistre ... Aucun espoir sérieux de solution n'apparaît nulle part pour tirer le monde moderne d'une crise de civilisation toujours plus profonde. L'exaspération, le fanatisme, la violence augmentent. Les esprits désabusés s'acclimatent à cette ambiance d'avant-guerre. Remèdes, réformes, révolutions mêmes semblent des palliatifs dérisoires quand monte inexorablement à l'horizon la menace de conflits nucléaires. Toutes les idéologies sont prises de vitesse par la course aux armements et leurs recettes ne sont plus crédibles. A quoi bon exemple les nationalisations ou l'auto-gestion si la Terre est dévastée ! Il est déjà trop tard. Ces perspectives déprimantes suscitent des comportements de fuite et d'individualisme qui accélèrent la décomposition du tissu social et la dérive vers une situation de plus en plus incontrôlable. On a peur, on s'arme, on se retranche, on s'aveugle, on se grise de drogues diverses, on s'évade dans l'illusion, l'irrationnel, les plaisirs immédiats, on se rebelle contre toute contrainte.

Dans ce découragement qui tend à se généraliser, l'heure du courage a peut-être sonné, non pas le courage d'une résistance sans espoir, pour le principe, ni celui d'une mort stoïque, mais le courage d'opposer à cette problématique fataliste de naufrage et de mort une problématique de sauvetage et de vie qui n'a aucune

chance d'être accueillie en l'état actuel de la plupart des esprits. Pourtant certains en viendront à comprendre peu à peu qu'il n'est plus temps de rêver de convivialité dans un monde qui s'achève et qu'il est grand temps de s'occuper de "survivialité" dans un monde à naître. Le moment est peut-être venu de donner confiance et force au petit groupe de ceux qui pensent qu'un péril extrême ne se peut conjurer que par une audace extrême et non par l'idolâtrie suicidaire de la sécurité. L'initiative de la Fondation Béna a pour objet de leur révéler que, peut-être, ils ne sont pas aussi seuls qu'ils le croient. Il faut les aider à mieux comprendre ce qu'ils cherchent parfois à leur insu. il faut faciliter les rencontres interdisciplinaires entre chercheurs par des voies diverses en direction d'une formidable implosion de sens dont ils sont le plus souvent inconscients.

Il est en définitive urgent que la communauté scientifique assume l'enfant qu'elle se prépare à mettre au monde. il serait déplorable que se renouvelle, lorsqu'interviendra cette naissance, ce qui s'est passé lorsque, le dos au mur, sous la pression de la guerre, les savants ont du presser Roosevelt de fabriquer la bombe atomique avant Hitler. Ce qui est désormais en gestation est infiniment plus grave, plus important, plus dangeureux que la domestication de l'énergie nucléaire ; il s'agit de la domestication intégrale des forces de la nature par un homme prométhéen régnant sur la matière et le cosmos tout en restant capable du meilleur et du pire, comme aujourd'hui. L'homme devenu démiurge n'en resterait pas moins identique à ce qu'il est et qui a permis sa croissance : libre d'utiliser son pouvoir pour le bien ou le mal.

C'est pourquoi la fondation Béna, lançant sa bouteille à la mer, invitent ceux qui se sentent concernés par la problématique Béna à prendre du recul pour faire en sorte que l'humanité n'entre pas à reculons dans le surmonde qui vient, mais qu'elle pilote en pleine clarté et lucidité ce franchissement d'un pas critique.

FONDATION BENA

Une utopie à la mesure de la crise de la civilisation moderne..

L'HYPOTHÈSE D'UNE TRANSITION CRITIQUE par Xavier SALLANTIN

Septembre 1979

Nouvel ordre économique mondial, nouvelle société, nouvelle frontière, nouvelle philosophie, nouvelle droite, nouvelle gauche... toutes ces nouveautés sont comme le vin nouveau que l'on met dans de vieilles outres. Une outre neuve signifierait un changement radical de la problématique mondiale avec l'avènement d'une intelligibilité nouvelle, d'un homme nouveau, d'une humanité nouvelle. Dans leur immense majorité, ceux qui réfléchissent à la crise de civilisation dans laquelle est engagée le monde moderne, ne proposent que de coudre une pièce de tissu neuf sur un vêtement ancien sans risquer l'hypothèse, sauf exceptions rares, d'une métamorphose de ce tissu qui craque. Et pourtant chacun sait que les efforts des responsables pour endiguer la désagrégation sociale ne sont que ravaudage, rechapage à très court terme, tandis que les idéologies ont perdu la foi dans les solutions révolutionnaires qui se sont révélées désastreuses là où elles ont été essayées. Laissant à d'autres le soin de ces replâtrages, nécessaires et méritoires peut-être, mais de plus en plus précaires, osons scruter la perspective d'une transformation des données du problème de la vie sur terre qui soit de l'ordre de l'émergence : discontinuité aussi brutale dans le cours de l'évolution que l'apparition de la vie ou de la pensée.

Mais prenons soin de ne pas nous payer de mots en utilisant le vocabulaire émergentiste de l'utopie teilhardienne. Pour observer quelque point Oméga à l'horizon de notre histoire, la science dispose aujourd'hui d'un outillage autrement plus élaboré que celui dont pouvait disposer l'auteur du "Phénomène humain". Ce ne sont plus des anthropologues visionnaires mais des physiciens éclairés qui envisagent un "nouveau paradigme" ou des biologistes avertis qui anticipent une mutation possible de l'espèce humaine. Je me propose non pas de faire œuvre d'imagination pour essayer de deviner quelle pourrait être la nature des transformations pressenties, mais de faire œuvre épistémologique en m'interrogeant sur la problématique d'une transition critique, dans le sens restreint que revêt cette expression en physique des changements d'état. Une discontinuité dite du premier ordre existe par exemple entre les états solides, liquides ou gazeux d'un corps. Cependant ces états peuvent coexister dans un équilibre métastable défini par des conditions précises de température et de pression. Pourtant, une discontinuité du deuxième ordre apparaît lorsque la métastabilité est impossible à maintenir ; dans le cas de l'eau au delà d'un point dit critique, correspondant à 374 degrés et 18 atmosphères, l'équilibre liquide/vapeur ne peut être entretenu, quelles que soient la température et la pression. De telles discontinuités du deuxième ordre sont monnaie courante en physique, notamment dans les phénomènes de supraconductivité ou de magnétisme.

Dés lors qu'il existe dans la nature maintes situations où, compte tenu de l'évolution continue des conditions ambiantes, une sorte de coexistence pacifique entre deux états ne peut plus se perpétuer, il est permis de se demander si ce modèle physique ne peut servir à l'analyse de situations humaines caractérisées par une montée continue de la température et de la pression sociopolitiques : n'existe-t-il pas un point critique au delà duquel le fragile équilibre majorité/opposition qui fonde la vie démocratique devient impossible ? Le mathématicien Thom a fait la théorie de ces transitions critiques qu'il appelle "catastrophes", appellation regrettable à mon avis car le franchissement d'un point critique n'est pas nécessairement un malheur et Thom se défend d'ailleurs de prêter au mot catastrophe une connotation péjorative ; c'est pourtant, hélas, ce que catastrophe veut dire en français courant. Or, mathématiquement parlant, la rupture qu'implique une transition critique n'est qu'un changement de dimension géométrique. La discontinuité soudaine d'une trajectoire jusque là linéaire, par exemple la houle qui soudain déferle implique passage d'un référentiel unidimensionnel à un référentiel bidimensionnel. Certes ce passage se fait selon des modalités que précise avec rigueur la théorie des catastrophes. Mais dans son essence l'évènement pseudo-catastrophique est "trans-dimensionnel". La transition critique est une transgression dimensionnelle dont l'examen ne peut se poursuivre que dans un

référentiel de dimension supérieure. La biologie nous fournit l'exemple le plus familier d'une telle transgression avec le phénomène de naissance ; nous devrions savoir, pour avoir tous subit cette transition critique, qu'entre la matrice maternelle, référentiel du fœtus, et la matrice sociale référentiel de tous ceux qui sont mis au monde, il y a changement d'ordre de grandeur, comme entre l'élément et l'ensemble. La problématique de transition critique que je me propose de sonder s'inscrit dans une telle perspective de naissance. S'agit-il de sauver la niche écologique dont nous voyons avec angoisse les réserves s'épuiser, ou au contraire de ne la considérer que comme un placenta consommable destiné à produire à terme un germe nouveau ? Dans cette hypothèse, la politique de rapiéçage du tissu placentaire qui se décompose est condamnée d'avance. Mais il reste à discerner le germe. Pour y contribuer s'il se peut, dans les limites d'un court exposé, je me propose d'abord d'examiner succinctement ce qui, dans la conjoncture contemporaine, me paraît processus inexorable de transition critique car il n'est pas possible, des raisons physiques que cela continue indéfiniment. Puis, dans une deuxième partie, nous tenterons de franchir le point critique et de nous demander ce qui pourrait bien se passer après.

Toutefois, soulignons encore, que c'est la méthode et non son illustration qui est essentielle à mon propos. A côté de la prospective classique par extrapolation continue doit exister une prospective critique qu'il importe de fonder scientifiquement. Les quelques actualisations que je risque n'ont d'autre fin que d'encourager une telle entreprise.

Ce qui ne peut plus continuer

La littérature contemporaine est pleine de cris d'alarme sur les grandes échéances de notre temps, sur les dérives qui mènent droit vers des écueils ; il est donc permis d'être bref quant à cette prise de conscience des limites qui caractérise notre époque. Hier encore le développement s'inscrivait dans une perspective ouverte, illimitée. Mais la croissance n'est plus une fin en soi dès lors qu'il devient manifeste que le capital d'espace, de temps, d'énergie qu'elle consomme est fini et ne se reconstitue pas. Comme les conquérants du Far West, nous avons atteint un jour l'autre rive, nous avons atteint les bords de la biosphère, et à mesure que se peuplent et sont dévoilées les prairies que nous avions pu croire, au début, inépuisables, se produit un mouvement de reflux, de marche arrière qui met en accusation la marche avant des pionniers du progrès.

Il importe de dépasser l'aspect passionnel des inquiétudes écologiques et de bien comprendre ce qui est physiquement en cause dans cette perception soudaine des conditions aux limites dont la prise en compte est pourtant classique dans les sciences expérimentales dès lors qu'un phénomène a lieu dans une enceinte fermée. Toute activité humaine définit une certaine sphère d'action qui, en physique, a une dimension d'espace de temps et de force. A mesure que se développent nos moyens d'action, le volume de ces sphères d'action individuelles s'accroît. Il suffit d'observer, par exemple, les kilomètres parcourus et les kilowatts consommés dans l'intervalle d'une vie par un homme moderne, et de les comparer à ce qu'ils étaient hier pour comprendre combien ces bulles d'action se sont enflées. De plus la longévité s'est considérablement accrue et surtout la population s'est multipliée en sorte que non seulement les sphères d'action individuelles sont de plus en plus grosses mais elles sont de plus en plus nombreuses. Or elles sont contenues, telles des balles dans un sac, dans une sphère d'action biosphérique qui, quoique géante, n'en est pas moins finie. Il en résulte un effet de compression, de saturation, de réverbération, de réflexion, qui n'est pas sans rappeler ce qui précède les changements d'état, quand l'agitation brownienne des molécules d'un gaz se trouve soumise à des contraintes qui vont entraîner la liquéfaction.

L'intérêt de cette approche thermodynamique des conditions aux limites est d'éclairer le jeu conjoint et inséparable des trois dimensions d'espace de temps et de force constitutives de toute action. Le comblement de la biosphère d'action procède d'un triple comblement : comblement de l'espace dont témoigne l'encombrement, comblement du temps dont témoigne l'accélération de l'histoire, comblement de la force dont témoigne la crise de l'énergie. Mais ces trois complements ne sont pas indépendants l'un de l'autre. Aujourd'hui, la réaction la plus commune en présence de ce remplissage saturant de la biosphère d'action vise à le ralentir en se mettant en croissance zéro ou sobre. Mais à voir certains mesurer leur souffle, compter leurs pas et se mettre au régime, on pourrait songer à des vieillards qui, arrivés à l'âge de quatre-vingts ans, prendraient toutes précautions pour tenter de vivre jusqu'à quatre-vingt dix ans. Cette mise en veilleuse prudente

est à certains égards très imprudente car elle expose ses adeptes à être les victimes de ceux qui, brûlant leurs réserves, ont choisi de parier sur la vie, de faire du globule, du muscle et des enfants. A court terme au moins, l'impuissance sénile précautionneuse est vouée à être dominée, éliminée, par la puissance juvénile insouciant. Ainsi, sur un radeau, les naufragés qui se rationnent pour durer s'affaiblissent et se mettent à la merci de ceux qui, s'étant nourris sans restriction ont gardé leurs forces intactes et sont capables de jeter les jeûneurs à la mer pour s'emparer de leurs réserves...

Certes, les naufragés qui se rationnent sont parfaitement cohérents dans la mesure où ils entretiennent le légitime espoir d'atteindre à la longue un rivage ou d'être secourus. Mais que penser du malthusianisme des passagers du navire Terre dès lors que, pour la plupart, ils n'ont d'autre espérance que de voir le monde durer autant qu'eux. Ils n'attendent et n'imaginent aucun havre de salut où vienne aborder quelque jour l'aventure humaine. "Pourvu que cela dure...". Ce qui prouve combien, somme toute, la vie du plus grand nombre est encore enviable. A cette courte philosophie de Laetitia Bonaparte semble se réduire la pensée politique occidentale alors que, désormais, si l'on en croit la plupart des études sérieuses, cela ne durera pas plus d'un demi-siècle, au mieux d'un siècle ; toutes les courbes de la prospective classique, celles de la démographie, de l'énergie, de la faim, des pollutions, des perturbations climatiques, des armements, de l'innervation du corps social par l'informatique, toutes ces lignes de force de l'évolution convergent à échéance d'une ou deux générations vers quelque point d'implosion au delà duquel il est impossible de rien prévoir.

On ne saurait ici ouvrir un débat sur la validité de ces études, style club de Rome ; travaux nécessairement tâtonnants et entachés d'erreurs dès lors que de telles tentatives de systématisation de l'évolution mondiale sont si récentes et complexes. Il suffit, me semble-t-il, d'en retenir la problématique de finitude qu'inaugura Paul Valéry lorsqu'il annonça que le temps du monde fini était commencé. Plutôt que de se perdre en controverses sur le comment et le quand de cette fin par asphyxie progressive, il me paraît bien plus urgent et important de s'arrêter un instant sur les perspectives de mort brutale par suite d'une guerre nucléaire généralisée.

La course aux armements a en effet introduit dans le cours de l'histoire humaine un facteur sans précédent de discontinuité critique dont l'évidence devrait apparaître à chacun. La réflexion sur la fin du monde n'est certes pas chose nouvelle et l'écologie a donné une nouvelle vigueur à ces cogitations sur une possible apocalypse. Mais ces craintes, hier mythiques, aujourd'hui plus ou moins fondées d'un point de vue écologique, sont pour demain, tandis que les méga-tonnes militaires capables de détruire la biosphère sont réelles, immédiatement disponibles, physiquement stockées dans des silos souterrains ou sous-marins. Le fait que l'humanité dispose désormais du pouvoir de sa propre extermination constitue une rupture du continuum historique dont on ne mesurera jamais assez l'extraordinaire portée. Il y a transition critique dès lors qu'à la menace de mort individuel se superpose la menace de mort collective que j'appelle "surmort". Il est significatif qu'il soit nécessaire de forger un néologisme pour nommer ce qui hier ne l'était pas faute de correspondre à une réalité clairement perçue. Certes, les Terriens sont loin de se rendre compte avec une égale acuité de ce qu'ils vivent désormais sur un volcan dont l'éruption peut être commandée par quelques uns des leurs. Pourtant chacun des quatre milliards d'habitants de la planète a aujourd'hui sous les pieds l'équivalent nucléaire de quatre tonnes de TNT en attendant mieux demain puisque les dépenses mondiales d'armement atteignent un million de dollars par minute.

Ce passage de la mort individuelle à la mort universelle est caractéristique d'un changement de dimension semblable à celui qui caractérise le passage de la matrice maternelle à la matrice sociale. Pour bien concevoir ce surdimensionnement il suffit de se pencher sur la logique de la dissuasion. On sait qu'elle vise à prévenir la guerre par la crainte d'une "surguerre", guerre nucléaire généralisée qui ne laissant peut-être pas de survivant ne laisserait sûrement pas de vainqueur. Cette surguerre que l'on refuse de livrer a été à juste titre qualifiée de guerre à la guerre ou guerre au carré. Elle traduit la mutation logique d'un négatif : la guerre, en un positif, produit d'une négation par une négation : la non-guerre. C'est la guerre qui devient l'ennemi à supprimer dès lors qu'elle n'a plus de sens puisque la surguerre ne débouche que sur la surmort suicidaire. Or cette négation au carré, cette guerre au carré, suppression d'une suppression, est l'expression mathématique même du changement de dimension impliqué par une transition critique. Comme par l'effet d'une

transcendantalisation, ce qui est antagoniste dans un espace à n dimensions, se trouve réconcilié, non-antagoniste, dans un espace à $n+1$ dimensions ; de même qu'un développement géométrique ouvrant de degré supérieur change le fini en non-fini.

Dans la mesure où l'humanité commence à se concevoir comme surmortelle s'ébauche, comme en témoignent les accords SALT entre américains et Russes, un pacte de survie, quelles que soient les divergences idéologiques. Si précaire que soit cette première lueur réservée peut-être aux seuls responsables des superpuissances, elle ne peut que s'intensifier dans la mesure où s'accroît le potentiel de surguerre et le nombre de ceux qui ont le pouvoir de la déclencher. Cette lueur ne peut que devenir évidence fulgurante pour un plus grand nombre dans la mesure même où la crainte d'une surguerre n'est pas assez partagée pour assurer la réussite de la dissuasion. La censure de la menace de surmort laisse hélas la porte ouverte au déchaînement d'une guerre nucléaire, sans doute limitée dans le dessein de ceux qui la déclencheront. Que vienne, par exemple, à éclater une guerre non surmortelle entre l'URSS et la Chine, l'horreur des destructions et des retombées après quelques échanges mégatonniques serait telle qu'elle agirait sans doute comme un électrochoc stimulant l'éveil de cette conscience mondiale aujourd'hui léthargique chez des humains qui ont oublié Hiroshima. Qu'un tel conflit futur vienne à coûter la vie à un milliard d'hommes peut-être, aucun procès de Nuremberg ne saurait alors blanchir les survivants d'un tel crime. Il faudra bien alors qu'au lieu de se dédouaner en dénonçant des criminels de guerre, l'humanité se reconnaisse collectivement coupable, coupable de ce que chaque homme, chaque peuple, chaque génération, n'a jamais cherché qu'à sauver sa bonne conscience en désignant l'autre comme responsable de ses malheurs et échecs. En ce qui concerne cette sacralisation du bouc émissaire comme truc pour sauvegarder l'innocence de la conscience individuelle, René Girard a mille fois raison.

De quel prix faudra-t-il payer ce franchissement d'un seuil critique entre la justice fondée sur des référentiels particuliers et la justice fondée sur le référentiel d'une "surconscience" globale intégrant les différences ? Jusqu'à quand faudra-t-il que le spectre de la mort collective entraîne une prise de conscience qui soit comparable à celle du sapiens se saisissant un jour en tant que mortel. Deux facteurs me paraissent de nature à accélérer cette douloureuse naissance d'une humanité sapiens : la montée de la peur et la montée de l'irrationnel. Il suffit d'entendre tous les discours politiques contemporains pour mesurer combien nous sommes déjà sous le règne de la peur. La sécurité tend à devenir l'idole suprême, non pas tant la sécurité aux frontières mais la protection immédiate des avantages, des égoïsmes, des habitudes, des loisirs, de l'argent. L'angoisse diffuse quant aux lendemains incite à jouir davantage du présent dans un chacun pour soi farouche qui prépare un sauve-qui-peut général. Les indices les plus surs de cette vie au présent sont d'abord la dénatalité qui montre que les nouvelles générations ne se veulent pas plus solidaires des générations futures que des générations passées : après nous le déluge... C'est surtout l'ascension vertigineuse des dépenses médicales : + 18 % en France l'an dernier. Aux USA, le budget de la santé double tous les cinq ans en sorte qu'à ce rythme il ne tarderait pas à engloutir tout le produit national qui augmente beaucoup plus lentement. L'effort essentiel des occidentaux est désormais consacré au ménagement de leurs santés sans voir que cette idolâtrie de la sécurité allant de pair avec la divinisation de l'Etat-Providence se retourne en insécurité croissante dans la mesure où elle est ruineuse. Le coût de cette sécurisation sociale vis à vis de la maladie, de l'emploi, de la rue ou des risques inhérents à toute technologie nouvelle, est tel qu'il accroît la vulnérabilité contre laquelle on entend se prémunir par toutes sortes d'assurances. Cette antiseptie généralisée que chacun revendique et recherche à l'abri des risques, des engagements, des paris de la création ou de la procréation, des luttes, des aventures, des dépassements, fabrique des organismes fragiles, non immunisés, qu'il faut élever en couveuses stériles. La mort est censurée au lieu d'être affrontée en face comme un défi qui donne son sens au jeu de la vie. La couveuse ne tardera pas à coûter trop cher à maintenir en marche et ce sera la panique en cas de panne chez ceux qui comprendront un peu tard qu'ils ont en fait joué au jeu de la mort en faisant de leur sécurité un absolu.

Un autre phénomène contemporain, lié aussi à la peur mais se manifestant en sens contraire de la sécurisation sociale, est constitué par la montée de l'irrationnel avec les violences qui l'accompagnent. Pour faire bref, je serais tenté d'appeler "syndrome iranien" cet ensemble de symptômes qui atteste la permanence du sentiment religieux et la force de motivations profondes d'apparence irrationnelle. Tous ceux qui ont vécu sur

place la révolution iranienne ont souligné le caractère inattendu, contagieux et fantasmagique de ce soulèvement d'un peuple en mal d'identité perdue. Certes de telles flambées populaires ont été fréquentes dans l'histoire mais notre siècle matérialiste avait tendance à les croire prématurément exorcisées. Le développement des sectes, des ésotérismes, des illuminations, des fanatismes prouve que l'homme n'a pas seulement faim de biens matériels, il a soif de sens, de trouver le sens profond de son aventure que les satisfactions de la consommation ne révèlent pas. Le non-sens rend l'homme insensé et l'expose à épouser prématurément de pseudo-sens, à céder aux séductions de rétro-mobilisations religieuses, à l'écart des axes de marche des grandes écoles spirituelles qui toutes réprouvent ces réactions pulsionnelles. A cet égard, il n'est pas interdit de se demander si le syndrome iranien n'est pas susceptible d'être suivi de quelque syndrome slave ; l'élection d'un pape slave pourrait en particulier se révéler singulièrement perturbatrice et provoquer en cascade des événements de nature à bouleverser la conjoncture politico-stratégique et à déconcerter ceux qui spéculent sur un retour de la Russie à sa foi passée. L'Iran du Shah était peut-être moins dangereux pour la paix du monde que l'Iran des ayatollahs

Que peut-il donc se passer après ?

Tout spasme n'est pas d'agonie ; les contractions de tout enfantement ont une rationalité profonde qui échappe à quiconque ignore qu'un enfant est en train de venir au monde. Nous assistons peut-être à la fin d'un monde, mais pourquoi écarter l'hypothèse de la naissance d'un monde nouveau. Adoptant désormais cette problématique de transition critique nous allons risquer une interrogation sur la nature du changement de dimension qui est peut-être en train de s'accomplir. Quel monde nouveau pourrait bien se préparer au delà du point critique que nous croyons entrevoir ? Je proposerai à cet égard trois axes d'exploration et d'interprétation selon les trois éclairages convergents qu'apportent en ce domaine les clartés récentes de la psychanalyse, de l'informatique et de la physique. J'emprunte une bonne part de mon information psychanalytique à l'ouvrage du psychiatre italien Fornari : "psychanalyse de l'ère atomique". D'accord en cela du moins avec la plupart des psychanalystes, Fornari estime que la naissance n'est pas la seule transition critique que subit un bébé. Vers l'âge de huit mois intervient une seconde coupure du cordon ombilical au moment où le nourrisson assume non plus physiquement mais psychiquement sa séparation d'avec sa mère. Nous allons voir comment cette phase est bien critique pour l'enfant et comment elle se résout en un changement de dimension. Selon Fornari, c'est cette phase là que l'humanité à l'ère atomique serait en train de traverser. Collectivement, l'espèce humaine atteindrait tout juste l'âge mental de l'enfant de huit mois, ce qui tout à la fois lui ouvre des perspectives rassurantes d'avenir et lui révèle son infantilisme.

Voyons cela d'un peu plus près. Dans le sein maternel, à travers le cordon, le bébé tire sa nourriture d'un placenta qu'il ne peut dissocier de son propre corps ; il en est comme de nos réserves de graisse sur lesquelles notre organisme tire en cas de besoin. Elles sont bien à leur propriétaire autant que ses membres ou ses yeux. Après la naissance, la nourriture que le nourrisson absorbe désormais par la bouche est encore assimilée par lui à un prélèvement sur quelque réserve nourricière, partie intégrante de son moi. La rupture du cordon n'aurait donc rien changé si ce n'est que le robinet du lait de la nourrice n'est pas toujours ouvert tandis que le robinet du sang de la matrice l'était en permanence. Si la nourrice qui donne son lait reste une source qui appartient à l'enfant comme un membre de son corps, celle qui refuse son sein ne saurait être lui-même ; elle est autre et il déchaîne contre elle son agressivité. La logique de l'identité et de l'altérité commence ainsi à se mettre en place dès la naissance avec la distinction entre le sein gratifiant qui dit oui au désir et le sein frustrant qui dit non. Le premier est à conserver, le second à supprimer. Mais, voici que vers huit mois le nourrisson découvre que la source de sa gratification est la même que celle de sa frustration. Cette source alimentaire unique ne peut donc que lui être extérieure; il objective alors sa mère en tant qu'autre. Découverte critique car le bébé est alors prisonnier du principe de contradiction d'Aristote à savoir qu'on ne peut à la fois affirmer et nier un même objet. On ne peut à la fois conserver le sein qui se donne et supprimer le sein qui se refuse puisque c'est le même sein. Contradiction insurmontable au plan charnel qui rendrait fou le nourrisson s'il y restait enfermé. A mesure que l'enfant perçoit de plus en plus clairement cette contradiction, se développe donc une situation tout à fait comparable à la crise des équilibres métastables de la physique à l'approche d'un point critique où la coexistence de deux états est impossible. Vient un moment où la coexistence du oui et du non est intolérable. Or il y a un échappatoire. Il suffit au nourrisson de transposer sa contradiction du plan charnel où elle est insoluble au plan verbal où elle est parfaitement soluble car il peut

successivement appeler sa maman avec amour et avec haine sans que celle-ci passe de vie à trépas. Bref, il lui suffit d'apprendre à dire maman pour se payer de mots et résoudre verbalement ce qui ne peut l'être physiquement. Véritable transition critique à la faveur d'une transgression dimensionnelle qui fait passer de l'espace des choses à l'espace des mots. Cette transgression est la même que celle qui s'opère, à travers un dispositif optique entre un objet tridimensionnel et son image bidimensionnelle qui n'en reproduit que l'apparence. C'est ainsi que commence, avec l'apprentissage de la langue maternelle, une seconde naissance tandis que le refus de l'échappatoire verbal explique la psychose des enfants atteints d'autisme qui s'enferment dans le mutisme .

L'humanité en serait-elle là collectivement, au moment de s'écrier "maman" et d'apprendre à parler en surmontant la psychose autistique manifestée par la tentation de repli sur la niche écologique ? Quelle est donc cette mère soudain révélée et pourquoi cette révélation à la faveur du fait nucléaire ? Nous l'avons dit : avec la perspective de surmort suicidaire, d'extermination générale en cas de surguerre nucléaire, il n'y a plus d'ennemis ni d'amis. En voulant supprimer l'ennemi on supprime l'ami, en commençant par soi-même, de la même manière que le bébé qui supprime la nourrice gratifiante en même temps que la nourrice frustrante se condamne à mourir d'inanition. La contradiction est la même si l'on substitue à la mort violente du fait d'une sur-guerre la mort lente par asphyxie écologique. L'homme puisait jusqu'à présent inconsciemment dans les réserves placentaires de la mère-nature sans s'inquiéter d'un épuisement qui à terme le condamnait à mort. La réaction écologique moderne est prise de conscience de la nécessité d'un rapport amoureux avec la nature dans le respect des équilibres fondamentaux dont il faut obtenir la claire vision.

Mais tout le problème est précisément de déchiffrer ces fameuses lois de la nature dont certains écologistes pensent avoir la connaissance infuse, connaissance que dément souvent un comportement apparemment contre nature ; ainsi du culte exclusif de la niche écologique où l'on espère se maintenir indéfiniment comme si la naissance, la croissance, la mutation, la sélection naturelle, les luttes violentes entre espèces s'entre-dévorant n'étaient pas dans la nature, comme si la vie n'était pas luxuriante, foisonnante, bouillonnante de sève, prodigue de gaspillages, d'essais ratés, mais aussi riche de merveilleux succès dont l'homme pensant est le plus bel achèvement, comme si toute l'histoire naturelle et humaine ne donnait pas une extraordinaire leçon d'optimisme, d'audace, de créativité insouciant des risques.

Quelles sont les lois de la nature sinon celles qu'élucident peu à peu les physiciens au plus profond de la matière, les biologistes au plus profond de la vie, les sciences humaines au plus profond de l'homme pensant, recherches tâtonnantes et laborieuses qui s'emparent peu à peu de bribes de clarté. Comme s'il fallait franchir le mur de la lumière, élucider pleinement le système de l'univers, l'information sur la logique ultime du cosmos coûte de plus en plus cher. Pourtant cet effort de toute la recherche moderne en direction d'une théorie unitaire ne semble nullement désespéré. De dévoilements en dévoilements, l'hypothèse n'est nullement à exclure que la science en vienne à arracher à la nature ses derniers voiles et à découvrir quoi : mais une matrice, une structure -mère, une logique matricielle qui rendrait compte de toute la réalité observée et de son évolution historique depuis la nébuleuse originelle. Voilà la maman dont l'humanité pourrait bien demain prendre à l'évidence conscience. Dès lors que serait objectivement posée une métalogue mère de toutes les logiques individuelles interviendrait dans l'ordre de la raison une désappropriation comparable à celle qui s'opère chez l'enfant de huit mois qui jusqu'alors s'appropriait sa nourrice. Nous sommes peut-être sur le point de réaliser combien notre auto-référentiel rationnelle, qui nous amène à juger de tout avec tant de suffisance, est infantile et stupide. Démentant le pessimisme de Kant, nous sommes peut-être en train d'entrevoir une raison-mère, sourde de toute rationalité, à laquelle s'alimenteraient nos raisons filles.

Mais pour que s'engage avec elle un dialogue amoureux il faut un langage. Il ne suffit pas de discerner sa maman comme autre, il faut aussi que le bébé apprenne à dire maman. La logique-mère doit se révéler matrice d'un logos d'où procéderait dans la nature toute communication tout langage. C'est alors que l'informatique vient au secours de la psychanalyse. Montrons en effet qu'elle présuppose l'existence d'une langue matricielle qui ne doit rien à la symbolique humaine. En effet, aucun langage machine ne serait possible s'il n'existait, au principe, des relations naturelles nécessaires - et non culturelles et arbitraires comme dans les langues humaines - entre des fonctionnements physiques et des fonctions mathématiques. Les circuits lo-

giques des ordinateurs sont les caractères d'écriture d'une algèbre naturelle où la relation entre le signifiant et le signifié n'est pas conventionnelle. L'informaticien est certes maître du choix des circuits logiques et de leur composition, mais non de leur signification qui est câblée dans le montage. Le logiciel dont il est l'interprète préside déjà, depuis sa naissance, au fonctionnement de son propre cerveau d'informaticien. Ce logiciel dont l'informaticien apprend les rudiments n'a pas attendu l'homme pour être le langage de tout ce qui communique dans la nature. L'informaticien n'est que, comme Champollion, le décrypteur d'un langage qui existe déjà et dont son cerveau se sert pour penser, dont son organisme se sert pour vivre. Il s'agit pour l'informatique humaine de faire l'exégèse de cette informatique naturelle, d'élucider la grammaire générative du logiciel, de découvrir les catégories premières qui le fondent, de saisir à l'état naissant la genèse du sens en s'interrogeant sur ce qui, dans la nature, rend possible l'échange de l'information la plus élémentaire. Hélas, l'informatique moderne, pressée de réaliser des ordinateurs de plus en plus performants mettant en œuvre des langages élaborés n'a guère eu le temps de se pencher sur ses racines, sur les radicaux les plus simples à partir desquels sont construits les circuits logiques, comme les chinois ont construit leurs idéogrammes à partir d'un nombre restreint de constituants premiers. L'informatique s'intéresse peu aux premiers mots de son enfance.

Pourtant cette enquête, au source du logiciel relève davantage de l'ingénieur que du philosophe ; à la différence de l'investigation psychiatrique, elle procède d'expérimentations reproductibles ; le client sur son divan n'est qu'une machine réduite pour commencer à des circuits logiques élémentaires dont on reconstruit peu à peu la genèse avec la possibilité de vérifier que la correspondance entre des fonctionnements et des fonctions est fidèle. Il s'agit en somme de mettre en évidence la semence du logiciel et de vérifier sur machine que tous les langages ainsi générés à partir de ce noyau originel sont bien des sous-ensembles du logiciel. Cette découverte et cette vérification semblent à la portée immédiate de l'informatique moderne. Elle aurait pour conséquence une percée conceptuelle dont il est difficile de mesurer les extraordinaires conséquences. Un seuil serait franchi par la science comme lorsqu'un décrypteur découvre soudain la clé du chiffre. Le regard de l'homme sur l'homme et sur l'univers serait fondamentalement changé dès lors qu'il en aurait saisi le maître-mot. Or il ne s'agit que de tirer au clair les "métacatégories" qui font qu'un stimulus est lu par la machine en tant que Un et non Zéro, de mettre en évidence quelle est en somme la matière première de l'information numérique... Or remarquons bien que nous sommes, à ce niveau, au cœur de la logique d'une arithmétique si rudimentaire qu'elle ne tombe pas sous le coup de l'interdit de Gödel. La tare congénitale qui, selon son fameux théorème, affecte toutes les logiques, n'atteint que celles qui présupposent la logique de l'arithmétique. La métalogue qui fonde l'informatique est préservée du péché originel démontré par Gödel.

Lorsque l'on commence l'exploration de ces métacatégories en dehors desquelles le plus simple des ordinateurs ne saurait fonctionner, on rejoint les interrogations et les conquêtes de la physique la plus fondamentale. La grammaire générative de la langue matricielle est en bref articulée sur les mêmes notions premières que la physique a déjà reconnues en partant d'un tout autre horizon. On retrouve notamment les polarisations anthropomorphes dont la physique relativiste et quantique s'est partiellement affranchie. Mais la physique fondamentale n'a pas l'outillage conceptuel lui permettant de saisir dans son ensemble la logique de ces polarisations et d'épuiser ainsi l'inventaire des facettes à travers lesquelles le physicien observe les phénomènes. C'est l'informatique qui peut, à cet égard, secourir la physique car la grammaire de sa langue matricielle n'est autre que la syntaxe de ces facettes, la logique de leur agencement d'où procède l'information tant qualitative que quantitative. D'éminents physiciens se penchant sur la crise de la physique moderne estiment qu'elle est en mal d'enfantement d'un "nouveau paradigme". Attendons qu'il soit né pour savoir si cette révolution copernicienne qu'il inaugurerait sera une véritable "transition critique" établissant la physique dans un référentiel de dimension supérieure à celle de son référentiel actuel. Au stade présent de l'analyse des métacatégories de l'informatique, il est cependant permis de risquer un pronostic sur la nature de ce nouveau paradigme. Je me livre ici, pour terminer, à des supputations qui découlent des travaux que je poursuis depuis vingt ans sur la structure de la matrice sémantique d'où procèdent toute information et toute communication dans la nature. On voudra bien n'accorder à ces hypothèses de recherche qu'une valeur indicative. Il s'agit seulement de suggérer l'ampleur de la révolution dont la physique pourrait bientôt être le théâtre.

La métalogue, ou logique des métacatégories, conduit à penser que les ondes électromagnétiques ne sont qu'une face d'un phénomène ondulatoire plus fondamental. Il devrait exister des ondes d'une autre nature constitutives de l'autre face de ce phénomène... Avec les travaux sur la supragraviton, la science semble approcher d'une telle élucidation qui pourrait recouper certains travaux réputés parascientifiques sur de mystérieuses ondes prématurément nommées . ondes Psi ou ondes de forme. Il faut se garder en effet de caractériser de telles ondes avant leur mise en évidence expérimentale ; il semble bien que la gravité en soit une composante essentielle, mais avant d'en avoir l'assurance, bornons-nous à appeler ondes non-électromagnétiques (en abrégé *n.em*) ce phénomène ondulatoire dont la domestication pourrait être la grande aventure scientifique de la fin du 20ème siècle. Demain, en effet, des transistors à ondes *n.em* pourraient révéler que nous baignons depuis toujours et à notre insu dans un océan d'ondes de cette nature, de même que nous avons découvert, voici moins d'un siècle, c'était hier, cet océan d'ondes *em* dont nous n'avons jusqu'alors nulle conscience. L'élucidation de ces hypothétiques ondes *n.em* permettrait peut-être de faire tomber dans le champ de la connaissance objective toute une classe de phénomènes plus ou moins magiques qui n'ont cessé d'exciter l'imagination humaine. Faute de pouvoir expliquer et maîtriser certains phénomènes tels que la transmission de pensée, l'hypnose ou la prémonition, la science a parfois cherché à les nier et l'homme s'est plu à prêter aux manifestations qualifiées de magiques un caractère sacré. Or la désoccultation d'un autre système d'action à distance que l'électromagnétisme pourrait bien entraîner une "démagification" de la magie et révéler qu'il n'y a ni plus ni moins de mystère dans les ondes *n.em* que dans les ondes *em*. Elles sont deux expressions d'une même lumière dont nous n'avons su, pendant des millénaires, que percevoir la fraction qui se manifestait dans l'étroite bande de sensibilité de nos rétines.

L'un des aspects les plus fascinants de ces ondes *n.em* est l'hypothèse théorique selon laquelle elles remonteraient le cours du temps. Tandis que les ondes *em* sont dites retardées car elles arrivent à destination après avoir été émises, avec un retard inhérent à leur vitesse de propagation, les ondes *n.em* pourraient être des ondes avancées parvenant à destination avant d'avoir été émises, avec une certaine avance du fait qu'elles marcheraient à rebours du temps. Il serait trop long de s'attarder ici sur la prodigieuse révolution scientifique qu'impliquerait la démonstration de la réversibilité du temps établissant une symétrie entre la détermination par les causes initiales et la détermination par les causes finales. Les sages et les religions n'ont pas attendu une telle découverte pour postuler une sorte de circulation entre alpha et oméga; Mais laissant là ces implications métaphysiques inépuisables, bornons nous à entrevoir les conséquences au plan de la communication. Jusqu'à présent en effet nous communiquons seulement au fil du temps qui court par les ondes retardées du discours. Il faut prendre le temps de m'entendre jusqu'au bout de mon exposé. A cette communication discursive, à longueur de discours, pourrait se superposer une communication récursive exclusive de tout discours qui aurait pour véhicule les ondes avancées. C'est peut-être elle qui intervient dans la télépathie, dans l'intuition qui apporte une connaissance immédiate, au premier regard, indépendamment de tout échange verbal, dans certains rêves où se condensent en l'espace d'un instant le déroulement d'une longue histoire ... N'allons pas plus loin sur ce terrain encore si incertain et si proche de la science-fiction, mais reconnaissons que tout serait simplifié si nos interlocuteurs savaient ce que nous allons dire avant que nous ouvrons la bouche. Le problème de la communication serait résolu et finalement c'est cette résolution que nous avons entre-aperçue en examinant l'hypothèse d'une transition quantique par les voies distinctes de la psychanalyse, de l'informatique et de la physique. En quête du maître-mot d'une langue matricielle universelle, clé de toute communication univoque, nous en venons à lui prêter une dimension intemporelle transcendant le cours occurrent ou récurrent du temps. Après tout, c'est peut-être ce type de communication que les hommes de toutes les religions et de tous les temps ont pressenti dans ce qu'ils appellent "prière".

L'utopie des quelques perspectives que j'ai essayé d'entrouvrir est de nature à me déconsidérer auprès de la plupart des esprits sérieux qui entendent contribuer à augmenter les connaissances en terrain sûr, dans le domaine de leur spécialité. Je ne saurais méconnaître l'importance des recherches de tous ces artisans de vérité. Ils cisèlent des pierres indispensables à l'édifice du savoir ; mais il leur faut comprendre combien il devient urgent d'en poser la clé de voûte. L'aiguillon de la surmorte que l'homme a forgé de ses mains est là qui nous presse et tous les acquis de la science l'auront été en vain si demain notre planète devient lunaire. Leur prudence d'hommes de science peut devenir imprudence si elle décourage des recherches prenant pour hypothèse la possibilité de conjurer une telle menace. Certes le pas à franchir est extrême mais le péril aussi est extrême ; la plus terrible, la plus désespérante perspective, celle de l'anéantissement de l'espèce humaine,

peut devenir le ressort de la plus formidable espérance : celle de couronner l'aventure de l'esprit par un nouveau dépassement qui apporterait le salut. L'intelligence du sens de l'aventure humaine, si cette question venait à être réglée pour tous les hommes dans la reconnaissance de la métalogue qui préside à leurs différences et à leur personnalité, serait le point final d'une préhistoire infantile. Mais cette transition critique, cette traversée difficile vers l'histoire nouvelle d'hommes enfin adultes, comment la piloter et l'assumer si l'on décide de faire l'autruche parce qu'un tel franchissement semble encore utopique. Si les contours des rivages de ce nouveau monde que j'ai essayé d'esquisser sont brumeux, voire fumeux, c'est parce que la tâche qui attend l'homo sapiens est précisément de percer ces nuages. C'est à la science qu'il appartient de les dissiper selon ses méthodes éprouvées et non à quelque mage la privant d'achever son œuvre de dévoilement. Mais le progrès de la science déductive passe par l'hypothèse inductive ; il est grand temps que des équipes de chercheurs interdisciplinaires s'attachent à l'hypothèse d'une transition critique et deviennent les pilotes lucides dont l'humanité a besoin pour franchir librement et les yeux ouverts le pas du sens.

Xavier SALLANTIN

COMPTE RENDU de la réunion exploratoire du 8 décembre 1979

Une réunion à caractère exploratoire s'est tenue à Paris le 8 décembre 1979 de 10 h à 16 h au domicile de Xavier et Anne Sallantin (98 avenue de Suffren Paris 15ème)

Cette réunion, agréementée d'un cordial déjeuner, avait pour but d'étudier la constitution d'un groupe de réflexion, dit "groupe Béna" adoptant comme hypothèse de travail la possibilité d'une transition critique, selon la perspective analysée dans les documents sur la "problématique Béna".

Dans la première partie de cette réunion les participants se sont présentés en se situant rapidement par rapport à cette problématique. En fait, parmi les présents, seul Xavier Sallantin effectuait une recherche épistémologique directement dans l'axe de cette problématique. Il est regrettable que Jean Guilton n'est pu être des nôtres car sa pensée - exposée dans les textes en appendice - est très exactement inscrite dans une même visée qu'il appelle "anastase". De même, Edgar Morin, qui avait promis d'être là, scrute cette hypothèse d'un "nouveau paradigme" qui est implicitement celle de Costa de Beauregard et de René Girard également absents et excusés.

En bref, en tant que chercheur à plein temps, Xavier Sallantin s'est trouvé seul au centre d'une recherche que les autres participants suivent avec la plus vive sympathie, mais sans pouvoir s'y consacrer eux-mêmes, à l'exception de Marcel Armand Petitjean et Louis Soubise, le premier en tant que prospecteur des penseurs internationaux attelés à des recherches analogues, le second en tant qu'explorateur de la voie orientale ouverte par Aurobindo. Quant à Michel Léon Dufour, en tant qu'animateur d'un groupe de réflexion sur Teilhard de Chardin, il fait évidemment sienne cette hypothèse d'émergence et il souligne, à juste titre, qu'en cette année du centenaire de Teilhard, la problématique Béna vient en son heure et que le lancement de groupe pourrait être jumelé avec cette commémoration. Il reste que les débats qui devaient porter sur la manière de fédérer les recherches parallèles à partir d'une même problématique se sont trouvés naturellement déviés vers la manière de stimuler les travaux de Xavier Sallantin, seul chercheur présent vraiment engagé dans cette ligne. Certes, la confiance qui lui est faite est très encourageante, mais à ses yeux, l'objet de la rencontre n'était pas d'aiguillonner sa propre recherche mais de coordonner différentes recherches qui souvent s'ignorent.

On peut toutefois observer que l'absence des "tenors" à notre réunion est peut-être significative. Il est possible que Xavier Sallantin s'épuise à vouloir les faire travailler ensemble et que cette tentative soit une nouvelle diversion néfaste à ses propres travaux. Il est certain que la plupart de ces "chercheurs d'absolu" sont des solitaires et que leur coopération au sein d'un groupe Béna est un défi. Celui-ci serait perdu d'avance s'il n'y avait Béna et la vertu particulière à ce haut-lieu pour des échanges en profondeur. Il convient d'envisager le fonctionnement de ce groupe extrêmement restreint d'une manière tout à fait différente de celle des groupes ou clubs parisiens; La relation entre les membres pourrait être essentiellement épistolaire, ponctuée de séjours à Béna qui prendraient tantôt la forme d'un tête à tête, tantôt celle d'une rencontre un peu plus élargie. Admettons en somme qu'un séminaire permanent est tenu à Béna sur la "problématique Béna" et que toutes les occasions sont mises à profit pour développer les échanges et organiser de "mini-colloques". En d'autres termes, c'est le secrétariat du groupe qui est essentiel, la rencontre physique entre ses membres étant évidemment souhaitable mais plus difficile à mettre en œuvre.

Cependant, le vœu a été émis qu'une réunion fondatrice du groupe Béna ait lieu à Béna fin mai, au moment de la Pentecôte. Les principaux intéressés vont être prochainement saisis d'une invitation en ce sens. Les débats de l'après-midi ont été centrés sur deux thèmes principaux : la prospection de nouveaux membres et le balisage des difficultés épistémologiques de la "problématique Béna".

En ce qui concerne la prospection, Armand Petitjeau fait un tour d'horizon international très riche dont on trouvera le résumé dans l'annexe B ci-après. En ce qui concerne le préalable épistémologique, le temps a manqué pour une discussion approfondie. Il reste qu'aux yeux de Xavier Sallantin, c'est le franchissement de ce seuil réputé aujourd'hui infranchissable qui caractérise l'évènement critique dont l'occurrence est prise pour hypothèse. Il ne convient donc pas de lâcher le manche après la cognée en renonçant à cette "transgression dimensionnelle" exposée dans le document : l'hypothèse d'une transition critique.

Sallantin rappelle à ce sujet que le blocage actuel tient à l'interdit que jette Gödel sur l'absolu d'une logique de référence. Mais on n'oublie trop que cet interdit ne vaut qu'à partir d'un certain seuil logique, pour les logiques assez riches pour rendre compte de l'arithmétique ; selon le théorème de Gödel, toutes ces logiques sont frappées d'une sorte de tare congénitale leur interdisant de se prétendre "naturelle". Mais en dessous de ce seuil, il y a des logiques pauvres qui ne rendent compte que d'une arithmétique équivoque ou floue, c'est à dire comportant des degrés divers d'indétermination. C'est l'exégèse de ces arithmétiques non anthropomorphes qui révèlent les catégories premières de la communication, celles qui fondent l'informatique numérique. Aucun traitement de l'information ne serait possible dans la nature, par exemple en génétique, si n'existait pas une correspondance naturelle entre des grandeurs physiques et des catégories arithmétiques telles que l'unité ou la dualité. En bref, la meilleure réponse à la question épistémologique préalable tendant à frapper de caducité notre problématique est imitée de celle de Galilée : "Et pourtant l'informatique existe et elle marche dans la nature avant que l'homme, grâce à son ordinateur cérébral, ne s'en empare !". Avant de se perdre comme Chomsky dans l'exégèse des grammaires génératives des langues humaines compliquées par une évolution culturelle multimillénaire, il faut faire l'exégèse du langage le plus épuré qui soit, celui de la comptabilité de stimuli informatiques, indépendamment de toute interprétation autre qu'arithmétique. Mais contrairement à ce qui enseigne la Théorie de l'Information, cette information a un sens, un stimulus unitaire a une signification qui est l'unité...

Les participants se sont quittés en se donnant rendez-vous à Béa aux environs de la Pentecôte.

ANNEXE A : Liste des participants à la réunion du 8 décembre 1979

Professeur BELIN MILLERON

Philosophie – Sorbonne

Président du Comité pour l'Étude de l'Homme - 25 rue Cassendi 75014 Paris

Jacques CAUBET

Président du Centre Stéphanois de Recherche - 27 rue Pierre Loti 42100 Saint Etienne

André CANTIN

Philosophie des sciences – CNRS

Membre de la Fraternité de Jérusalem - 30 rue Geoffroy l'Asnier 75004 Paris

Professeur Michel CHANON

Chimie moléculaire

Université Saint Jérôme - La cerisaie St Jérôme 13013 Marseille

Paul FAVAUDON

Crédit Agricole

20 venue Gabriel Péri 87000 Limoges

Commissaire général Jacques FERRIER

Président de l'Académie du Var - La Pergola 102 avenue Jean Mermoz 83110 Sanary sur mer

Michel LEON DUFOUR

Colonel er, mainteneur de l'Académie de Toulouse

8 rue Jules de RéssEguier 31000 Toulouse

Albert MALANDAIN

Ingénieur Général er

23 rue de Richelieu 75001 Paris

Professeur Pierre MOEGLIN
Sémiologue
15 villa Sadi Carnot 75019 Paris

Roger MONTGREDIEN
Fondation Béna
6 rue du Docteur Guionnis 92500 Rueil Malmaison

Jean MORANGE
Directeur du Collège des sciences avancées

Bernard NORMAND
Prêtre - Président de la Fondation Béna
2 avenue Lyautey 94100 Saint Maur des Fossés

Léon PARNET
Directeur d'hôpital 1ère Armée 67000 Strasbourg

Marcel Armand PETITJEAN
Directeur de collection
La Baume 30170 Saint Hippolyte du Fort

Xavier SALLANTIN
Secrétaire général de la Fondation Béna
Béna 66800 Saillagouse

Henri SAVONNET
Professeur de philosophie (er)
1 ruelle Magdeleine 21200 Beaune

Louis SOUBISE
sociologue
144 rue du Faubourg Poissonnière 75010 Paris

Excusés :

René GIRARD, retenu aux USA, nous écrit : "je serais de tout cœur avec vous et j'espère vous revoir bientôt"
The John Hopkins University Baltimore Maryland 21218 USA

Professeur Olivier COSTA de BEAUREGARD, retenu au Brésil, nous écrit : "je sympathise avec vos analyses et votre objectif général"
Rue Auger 77780 Bourron Marlotte

Jean GUITTON de l'Académie Française, nous écrit : "je ne pourrai venir le 8, mais je serai présent par la pensée ...vous avez mes "bénédictions".

Pierre RAPIDEL
Professeur d'hydrographie (er)
4 rue Jean Suau 31000 Toulouse

ANNEXE B :

Chercheurs dont la problématique est voisine de celle de Béna

M. Marcel ARMAND PETITJEAN commence par évoquer la visite récente de **William Norton** qui crée en ce moment au Nouveau Mexique une fondation bénéficiant d'importants soutiens, notamment celui de **Maurice Strong**, haut fonctionnaire canadien à l'ONU qui s'occupe des problèmes d'environnement. Cette Fondation dite "du seuil" (Threshold foundation) est caractéristique de cette problématique de seuil de plus en plus familière aux néo-écologistes américains. L'écologie californienne d'hier se renouvelle profondément dans un sens beaucoup plus réaliste et c'est ce terreau écologique en pleine fermentation qui semble seul susceptible d'être ensemencé par des hypothèses de recherche type Béna.

Aux États Unis , c'est **Gregory BATESON** qui fait la brèche. Âgé de 75 ans, atteint d'un cancer, il reste en pleine veine créative livrant le fruit de quarante années de recherche ; à cet égard, M. Petitjean souligne qu'il ne faut pas s'étonner de la lenteur de la maturation des idées de Béna ; elle est de règle chaque fois qu'apparaissent des concepts nouveaux. BATESON a notamment publié : "Steps to and ecology of mind " et plus récemment "Mind and Nature". Il se propose d'aborder enfin, pour finir, le problème du sacré : "l'endroit où les anges n'osent pas poser leurs pieds".

En Allemagne , c'est **Karl Friederich Von WEITZSACKER** qui fait autorité. Il est directeur de l'Institut Max Planck de Munich. Dans son ouvrage "Les Jardins de l'Humain" il traite des rapports entre la science occidentale et la Sagesse orientale. Sans jamais perdre la rigueur de la démarche occidentale, il ouvre sur les valeurs de l'Orient, montrant tout ce qu'elles peuvent apporter à la Physique, la Biologie, les sciences de l'animal et de l'homme , la théologie. Autour de son fils se développe à l'Université de Cassel une recherche qui rejoint celle de Sallantin sur l'Informatique naturelle.

En logique, il faut citer avant tout **Francisco Varela** qui malheureusement retourne au Chili. Avec la grandiose synthèse qu'il inaugure intervient nécessairement la dimension de transcendance en logique. Le renouvellement de la théologie ne se fera que par l'élucidation des catégories qui fondent le discours théologique, élucidation qui n'a pas progressé depuis Aristote.

Un débat s'engage sur les personnalités scientifiques françaises susceptibles d'être saisies.

On signale la proximité de **René Girard** et Bateson à propos de la théorie du "Double Bind".

L'importance des perspectives ouvertes par **Costa de Beauregard** et **Edgar Morin** est à nouveau signalé. Il serait également souhaitable d'engager le dialogue avec **d'ESPAGNAT** et **PRIGOGINE**; les deux ouvrages qu'ils viennent respectivement de publier pourraient servir d'entrée en matière (A la recherche du réel - La Nouvelle alliance). Ces ouvrages font date par l'audace de la révolution conceptuelle qu'ils entrevoient mais qu'ils ne font qu'amorcer. Ils appellent toute une réflexion sur le langage qui n'est naturellement pas de la compétence de ces physiciens malgré la qualité de leur pensée philosophique. Il faut aller plus profond à la faveur de rencontres interdisciplinaires.

Les noms et les ouvrages de **J. Dupuis**, **Atlan**, **R. Ruyer**, **L. Romani** sont évoqués ainsi que les travaux du **groupe Systema** qu' anime **Thierry Moulin** (de l'association Béna).

La prospection doit se poursuivre ; il est très important que Xavier SALLANTIN publie rapidement sa théorie comme introduction aux dialogues. Mais le professeur Belin Milleron et Marcel Aremand Petitjean comprennent qu'une telle élaboration exige bien des années et surtout qu'elle gagne à laisser croître la de-

mande. Le besoin de telles synthèses se fait jour peu à peu, dans une légitime réserve vis à vis de toutes les gnoses illusoires et les concordismes hasardeux entre science et foi. Mais c'est dans une perspective d'émergence que tous ces talonnements doivent être situés, en n'oubliant jamais que l'humanité est condamnée à mort à défaut d'une telle percée conceptuelle.

ANNEXE C : L'organisation de Béna

Genèse

J'explique en annexe D pourquoi tout chercheur adoptant la problématique BENA est condamné à la marginalité, pour le moment du moins. Prenant acte de cette nécessaire épreuve du désert, il fut décidé d'implanter géographiquement cette recherche dans un lieu retiré et élevé afin de mettre si possible en accord le décor et le projet. On prospecta en vain les Alpes d'où Anne Sallantin est originaire.

La chartreuse souhaitée fut découverte dans les Pyrénées orientales, pres de l'Andorre. Depuis 1957, Robert et Jehanne Sarrazac-Soulage, nourrissant un projet proche du nôtre, surveillait un hameau isolé et privilégié de haute Cerdagne dont les derniers habitants fermaient successivement leur exploitation. Dans un site splendide, à 1600 m d'altitude, Béna constituait un isolat resté à l'heure médiévale, miraculeusement préservé des atteintes du tourisme et de la modernité parce que la route d'accès ne figurait pas sur la carte Michelin. Les Sarrazac avaient pu racheter deux fermes et leurs terres. Deux autres fermes se trouvèrent à vendre en 1970 que les Sarrazac signalèrent aux Sallantin, cherchant des associés pour rassembler les moyens nécessaires à cette acquisition. Ainsi prit naissance avec cinq sociétaires et un modeste capital de cent mille francs la Société civile BENA qui, peu à peu, regroupa les diversesses propriétés privées. Un projet plus communal que communautaire prit progressivement corps avec la réanimation de ce hameau de Béna dont nous souhaitions faire un haut-lieu.

Comme le stipulent les statuts cités plus loin, ce que j'appelle la problématique Béna était déjà clairement affirmé dès la fondation de cette Société à travers un jeu de mot contestable : il fut écrit que le nom du hameau BENA pouvait aussi être lu comme un sigle signifiant "Base d'Epistémologie NAturelle". Le lieu-dit avait ainsi vocation d'être base ou plate-forme d'une recherche épistémologique sur une logique naturelle de référence. Je n'ai rien renié, après dix ans, de cette ligne de recherche qui m'est particulière et qui reste statutaire, mais en créant une société et en recréant un village, cette ligne personnelle s'est inévitablement et avantageusement trouvée recoupée par d'autres lignes, notamment celle de mon épouse, celles des autres sociétaires dont le nombre augmentait, celles des occupants de Béna apportant chacun la marque de leur personnalité et de leur activité professionnelle. Un village ne vit pas que d'épistémologie. Autour de cet axe directeur, le projet s'étoffait et se développa, souvent de manière inattendue, en des directions et ramifications nombreuses et complémentaires. A la dimension scientifique vinrent s'adjoindre des dimensions spirituelles, familiales, écologiques, artisanales, agricoles, etc... Comme les hospices anciens de montagne, Béna se trouve notamment être aussi gîte d'étape pour randonneurs pyrénéens, éventuellement lieu de cure pour convalescents, lieu d'oxygénation et de replis pour les sociétaires et leur famille, lieu de retraite, de rencontre et de ressourcement pour les isolés ou les groupes qui y séjournent. De plus, loin d'être un ghetto parachuté en Cerdagne, Béna s'est voulu foyer de rénovation rurale intégré solidairement dans la vie locale. Cette insertion cerdane a conféré, de manière imprévue, à notre entreprise une dimension catalane et méditerranéenne.

Ce développement polyvalent, toujours laborieux, à l'extrême limite du possible compte tenu de la modestie des moyens strictement privés, a conduit à donner à Béna une organisation à trois composantes:

- La SOCIÉTÉ CIVILE BENA, propriétaire des immeubles.
- L'ASSOCIATION BENA regroupant les usagers des installations.
- La FONDATION BENA garante de "l'esprit de Béna"

La Société Civil Béna

Extrait des statuts :

"La Société a pour but la propriété et la gestion de la Base d'Épistémologie Naturelle (BENA) que la société se propose d'établir au hameau de Béna.

La société n'a aucun caractère commercial.

Les membres de la Société Béna sont groupés en une Association à caractère scientifique fonctionnant selon la loi de 1901 et dont le but est de favoriser le développement de l'épistémologie naturelle. Cette Association (...) est responsable de la vie à Béna. Elle gouverne et gère les activités qui se déroulent dans les locaux et sur le terrain de la SC Béna.

Une autre association régie par la loi de 1901, dont la raison sociale est : Association Fondation BENA a son siège social dans les immeubles de la Société BENA dont elle détient des parts sociales. Elle a pour but le développement de la dimension spirituelle de Béna."

Capital

La SC Béna comprend ce jour 24 sociétaires porteurs de mille parts de mille francs chacune qui_ représentent le capital de la SC Béna. Ce capital, à la faveur d'apports successifs, s'élève donc à un million de francs employés intégralement à l'acquisition des immeubles et terrains, à la restauration des bâtiments et à leur équipement, à la construction d'une maison d'hôtes, tous investissements garantissant largement le capital engagé.

Les frais de fonctionnement de cette société sans but lucratif sont couverts par la location de ses installations. Les travaux sont souvent accomplis par des bénévoles et la société ne rémunère pas de personnel en sorte que son budget modeste est en équilibre.

L'Association Béna

Les statuts de cette association, déposés en 1970, ont été remaniés en 1976 de manière à ne pas limiter ses membres aux seuls sociétaires de la SC Béna et de regrouper plus généralement tous les usagers et amis de Béna. Compte tenu de la diversification des activités à Béna son caractère scientifique n'est plus affirmé.

L'Association BENA compte 150 membres actifs reliés par un bulletin : le Vent de Béna. Elle assume les problèmes de la vie quotidienne à Béna qui concernent au premier chef les permanents.

La vie matérielle dans un hameau isolé reste une difficulté constante mal résolue ; elle implique toutes les tâches de la vie rurale en montagne, l'accueil des hôtes, l'animation intellectuelle et spirituelle. La rudesse de cette existence a rebuté bien des candidats permanents. Actuellement la population permanente de Béna comprend :

- Le ménage SALLANTIN
- Un ménage de berger propriétaire d'un troupeau d'ovins
- Un gérant intérimaire du gîte d'étape
- Un ménage de bergers retraités, derniers témoins des anciens habitants du hameau.

L'été dernier, la population moyenne de Béna était d'une quarantaine de personnes par jour. Une vingtaine de jeunes ont travaillé à la construction d'une serre à chauffage solaire d'appoint, prototype susceptible de faire école. Ma femme a un atelier de tissage. Jardinage, bûcheronnage, travaux de restauration et d'entre-

tien des bâtiments, adduction d'eau , lutte contre la neige et le gel prés de six mois par an donnent aux activités manuelles une large place venant équilibrer les activités intellectuelles.

La Fondation Béna

Dans la mesure où le développement de Béna implique une nécessaire dispersion des activités, il est apparu nécessaire de créer la Fondation BENA pour maintenir la dimension spirituelle de l'orientation primitive.

La problématique BENA peut être considérée comme spiritualiste dans la mesure où elle postule que le destin de l'homme est de transcender sa condition présente. Cet acte de foi caractérise l'esprit de Béna dont la Fondation Béna se veut garante. Certes, toutes les écoles spirituelles sont soutendues par une espérance d'achèvement de l'homme selon des modalités diverses. La problématique Béna situe la réalisation de son espérance dans une perspective historique de conjonction entre la révélation religieuse du ressort de la foi et la révélation scientifique du ressort de la raison. Mais tout homme, dans la mesure où il est artisan de vérité, quelles que soient ses activités et ses convictions, contribue à son niveau à cette élucidation finale.

C'est pourquoi, bien que les promoteurs de la Fondation Béna se réclament pour la plupart du catholicisme romain, ils sont ouverts à tous ceux qui partagent une même espérance à travers un autre vocabulaire et d'autres démarches spirituelles, d'autant plus que la théologie catholique contemporaine est en général, il faut l'avouer, allergique à une telle espérance.

Pour préserver l'esprit de Béna, la Fondation Béna dispose d'une majorité de blocage au sein de la Société civile Béna. Elle a reçu des dons qui lui ont permis d'acquérir le quart des parts sociales de cette société .Ces dons ont été consentis par des personnes attachées au développement de la spiritualité de Béna et vis à vis desquelles les membres de la Fondation Béna s'estiment moralement comptables.

ANNEXE D :

Béna solitaire et solidaire

Pourquoi ce Béna marginal dans son nid d'aigle cerdan ? Parce qu'au point de départ de ce projet, je me suis trouvé nécessairement isolé et désolé dès lors que ma recherche m'imposait, avec de plus en plus d'évidence une problématique de naissance à contre-courant de toute la recherche moderne inscrite dans une problématique de maladie.

De fait, à l'exception de quelques rares témoins sans audience, toute la pensée philosophique, scientifique, politique, religieuse, est monopolisée par l'ambition de guérir les maux et souffrances de notre société dont elle s'épuise à trouver les causes et les remèdes, aggravant d'ailleurs ses malheurs du fait de l'affrontement entre guérisseurs persuadés de détenir chacun la panacée. Même les penseurs qui se croient les plus révolutionnaires ne proposent pas au monde malade un traitement impliquant un changement physique de référentiel avec conquête d'une nouvelle dimension comme dans le cas d'une naissance.

Cependant, il n'est pas question de minimiser et encore moins de récuser de telles recherches car la problématique de maladie est à la problématique de naissance ce que le travail de gestation est à l'accouchement. Mais il importe précisément de discerner et d'approfondir ce rapport dialectique entre souffrance et naissance qui donne un tout autre sens, un tout autre éclairage, aux engagements légitimes et nécessaires de chacun dans le monde d'aujourd'hui. Béna n'est nullement une thébaïde où l'on pourrait s'évader et se désolidariser des problèmes du monde actuel, mais un observatoire permettant de les appréhender d'un autre point de vue afin de mieux les embrasser et un laboratoire permettant peut-être, grâce à ce supplément d'information, de mieux les résoudre.

Malheureusement, si la problématique de naissance implique la problématique de souffrance avec les aléas du franchissement d'un seuil critique, la réciproque n'est pas vraie. La problématique de maladie exclut la perspective d'une naissance qui comporte un tout autre diagnostic puisque la parturiente, quand bien même elle souffre, se porte en définitive admirablement. Le diagnostic d'enfantement est une hypothèse de recherche a priori rejetée comme hérétique par la science contemporaine, car elle postule une intentionnalité naturelle : le monde est destiné par nature à enfanter un surmonde. Pourtant l'hypothèse contraire, seule orthodoxe aujourd'hui, postule aussi que le monde a un destin puisqu'il est prédestiné, par nature, à anéantissement. Cette hypothèse d'un avortement cosmique me paraît ressortir à un acte de foi du même ordre que l'hypothèse optimiste d'un enfantement cosmique.

Toujours est-il que le chercheur qui, de nos jours, épouse une finalité positive plutôt qu'une finalité négative, se met à l'écart de la société scientifique. Où et comment peut-il dès lors cultiver et alimenter sa recherche selon les véritables critères de la méthode scientifique hypothético-déductive qui récuse les tabous quels qu'ils soient ? La science n'a pas à jeter l'interdit sur une hypothèse de recherche mais à faire progresser la connaissance sur l'ignorance, la clarté sur l'obscurité, ce qui implique la formulation univoque de ses découvertes en vue de leur vérification. Ainsi la communication claire, au sein de la société des savants, est-elle indispensable à la critique et à l'authentification. Aussi tout chercheur solitaire, ne réussissant pas à communiquer, est-il dans l'impasse. Mais par ailleurs, toute recherche en ses premières intuitions est solitaire. C'est à la longue que l'isolement s'il se confirme n'est pas de bon augure pour une recherche.

Il s'agit de savoir en quel point de la trajectoire, entre le commencement solitaire et la communicabilité au sein d'un groupe restreint, en est la problématique Béna. Il s'agit de penser notre stratégie de la communication car une information trop prématurée fait scandale et dresse inopportunistement contre elle des obstacles néfastes à sa croissance. Une recherche aussi audacieuse doit se protéger contre les réactions de rejet mais aussi contre les drogues dont la pensée contemporaine use de plus en plus pour se sécuriser dans la mesure où, selon sa problématique, tout craque.

L'installation à Béna, dans une solitude de montagne, au contact d'une population habituée à l'austérité, à l'adversité, à la pauvreté, est en accord avec l'exigence de dépassement et de dépouillement qu'implique la problématique Béna, dans l'insécurité d'une aventure intellectuelle à l'écart de toute reconnaissance officielle.

Contrairement à ce que certains sont tentés de croire un peu rapidement, la marginalité de Béna n'a rien d'un repli romantique sur la niche écologique, ni d'une régression bucolique au soleil des pâturages méditerranéens. Béna est une ascèse et une épreuve à la mesure de l'enjeu entrevu, dans un isolement nécessaire au recueillement et à la protection d'une idée naissante qui pourrait vite devenir une cible. Il est en effet d'usage de considérer comme un opium l'espérance d'un monde qui transcenderait le monde où se livrent les combats. Il est difficile de faire comprendre que Béna est aussi un combat, solidaire de tous ces engagements qui, à l'insu des combattants, sont le ressort nécessaire du processus d'enfantement.

Seule L'énergie du désespoir le plus extrême peut être assez puissante pour donner le courage d'une espérance contre toute espérance. Mais avoir l'intelligence de ce paradoxe, c'est déjà se réclamer de la problématique Béna. Pour tous ceux qui n'en sont pas là, Béna, si sa recherche avait pignon sur rue, pourrait constituer un danger, une menace. Grace à Dieu, elle est inintelligible et insignifiante aux yeux de la plupart. Il est probablement nécessaire qu'elle le demeure un temps encore pour qu'un travail sérieux puisse s'accomplir dans la tranquillité. L'épreuve du désert me semble en accord avec notre stratégie comme avec notre spiritualité.

Bref, tout en restant pleinement solidaire d'un monde qui est le nôtre, dont la passion présente est passage nécessaire vers une surréction (ou anastase !), il faut accepter d'être solitaire pour œuvrer efficacement, à l'abri des idolâtries, des agitations, des peurs, à éclairer et accélérer cette transition pascale qui ne devra s'opérer qu'in extremis : c'est seulement quand tout semblera perdu que tout pourra peut-être-être sauvé car, alors, il n'y aura plus rien à perdre à changer de problématique. C'est en définitive lors qu'il n'y aura pour lui pas d'autre porte de salut que l'homme trouvera le courage de sauter le pas.

L'ANASTASE CHEZ JEAN GUITTON

EXTRAITS de la "PHILOSOPHIE DE LA RÉSURRECTION"

(Œuvres complètes - tome IV - Philosophie - Desclée de Brouwer)

Les titres sont de Xavier Sallantin.

Les numéros entre parenthèses renvoient aux pages de l'ouvrage.

Les notes sont de X. Sallantin - Avec l'autorisation de l'auteur.

"Nous allons faire épanouir le problème de *l'Anastase* dans un problème plus simple encore : celui de *la relation entre la partie et le tout, soit pour la connaissance, soit pour l'action.*

Donnons-nous d'abord un univers, c'est à dire un ensemble organique, une totalité intelligible. Dans ce cosmos, découpons un "microcosme", une minuscule partie. Supposons que cette partie est la partie la plus infime du cosmos, comme *le point* est la partie la plus infime de la ligne. Supposons que *le cosmos* (que nous appellerons désormais *macrocosme*), soit présent dans ce *microcosme*¹, comme la circonférence peut être présente dans un point en qui, elle s'intégrerait. Cette présence du tout dans la partie, cette habitation de la circonférence dans le point, cette concentration de la totalité dans l'unité, nous l'appellerons "*perception*".

Jusqu'ici nous avons parlé du rapport entre la partie et le tout de manière passive. Mais supposons que ce système de rapports entre la partie et le tout soit inachevé.

On peut dire que la perception est une victoire de la partie sur le tout, puisque par ma pensée, comme le disait Pascal, bien que je sois roseau, je *comprends* (moi qui suis ponctuel, moi qui suis partiel) la totalité. Et ce mot français *comprendre* dit bien ce qu'il veut dire : "prendre" mais de façon à former un ensemble, un concert, un tout.

Or, dans le domaine de l'activité, l'état normal de l'homme est une défaite. L'homme, qu'il soit *homo faber* ou *homo sapiens*, reste un vivant soumis à la mort biologique. Quoique ouvrier, *faber*, homme reste un artisan incapable de produire des effets sur le cosmos, sauf de nos jours à la superficie de la planète et surtout par cette bombe menaçante qui est un agent de désintégration. Encore ne détruirait-il qu'une pellicule infime. On pourrait définir l'*homo faber*, l'animal destructeur.

Ainsi la partie a gagné: dans le domaine de la pensée, mais elle a perdu dans le domaine de l'acte. D'où cet écartèlement entre une part de nous-même qui est omnipotente dans le domaine de la connaissance et qui est un esclave à peine affranchi dans le domaine de l'opération. Pour compenser cet écart, l'homme s'efforce de faire progresser sa connaissance: sa technique. Mais ces procédés jusqu'ici sont des échecs, sauf celui de la connaissance. Ce qui est désiré par l'homme, c'est ce que Descartes avait désiré : d'être "maître et possesseur de la nature", c'est à dire d'exercer une domination active sur le cosmos qui lui permettrait d'envelopper le cosmos au lieu d'être enveloppé par lui, - d'obtenir dans l'ordre de l'action cette domination de la partie sur le tout qui définit la contemplation, la connaissance, la pensée (801-802).

1 Une autre analogie de cette perception du tout par la partie est fournie par les organismes vivants dans lesquels chaque cellule contient, chiffré dans l'ADN du noyau, le programme génétique de la totalité de l'organisme dont elle est partie. L'infériorité de l'homme, cellule-sociale, par rapport aux cellules biologiques, vient de ce qu'il ne possède pas ce programme du corps social, information dont la conquête serait pour Guilton : "un survenir vertical"(787) changement de dimension par rapport au "devenir horizontal et linéaire".

L'enveloppé et l'enveloppant

C'est dans cette perspective que devrait se situer l'Anastase. Elle viendrait combler ce vide ; elle réparerait cet écart entre la connaissance et l'action.

Il est vrai que l'Anastase serait le *summum* de l'improbable. Aucune opération cybernétique ne pourrait jamais la produire, à moins que (malgré les apparences qui font croître l'entropie) la cybernétique de l'univers ne soit dans son fond anti-entropique, néguentropique et que, selon le dernier mot de Bergson à la fin des *Deux sources*, le monde soit une "machine à faire des dieux".

L'anastase ontologique que nous envisageons est une substitution à l'état d'enveloppé où l'homme est actuellement (homo *hominatus*) d'un état enveloppant (homo *hominans*). Elle va donc beaucoup plus loin qu'une anti-mort, une victoire sur la mort, ou même qu'une simple "résurrection d'entre les morts".. Elle suppose une mutation analogue à celle qui a fait que l'animal cosmisé, a pu se représenter le cosmos, le penser, le contenir comme un songe réel.

Tout se passe comme si *nous n'étions pas encore ce que nous sommes appelés à devenir*, comme si l'existence temporelle était inachevée. Par la pensée nous enveloppons le cosmos, mais par l'action nous sommes enveloppés par lui.

La métamorphose qui s'est faite pour la connaissance lorsque l'humanité est apparue, ne s'est pas faite pour l'action, en particulier pour cet organe de l'action appelé le corps.

L'Anastase serait la réparation de cet écart, le franchissement de cet intervalle, la mutation dernière qui d'esclave nous ferait maître et libre. On peut dire que l'Anastase serait l'achèvement de la Création, si tant est que l'on appelle Création une plénitude comblant tout écart, ou plus exactement une plénitude n'ayant suscité des écarts ou des retards que pour que ces écarts et ces retards soient finalement comblés.

Ainsi, il y aurait eu dans l'histoire de l'*Être* deux mutations : la première a transformé la biosphère en noosphère. Mais de notre point de vue cette première mutation n'est qu'une figure d'une mutation "infiniment plus infinie", qui transformerait la *noosphère en pneumatosphère* (803).²

L'impasse avant le passage

La mutation anthropologique qui a donné naissance à l'homo faber a masqué une mutation beaucoup plus essentielle qui donnait naissance à l'animal pensant habité par l'idée d'infini.

Bien que sur le plan humain l'Anastase n'ait pas encore paru (...) n'y a-t-il pas des signes d'une métamorphose ultime ?

Deux conditions sont nécessaires pour apercevoir de tels vestiges. La première, c'est de ne pas les considérer a priori comme impossibles. La deuxième, c'est d'observer des faits marginaux, improbables, né-

2 Notons le caractère strictement topologique de cette dialectique de l'enveloppant et de l'enveloppé, c'est à dire plus simplement de cette permutation du dedans et du dehors. On ne peut manquer de rappeler que cet échange entre l'enveloppant et l'enveloppé revient comme un "leitmotiv" chez St Jean pour caractériser la relation entre le Père et le Fils : Je suis dans le Père et le Père est en moi - moi en toi et toi en moi, etc... Il est certain que l'homme naît égocentré et que seule la nécessité d'une connaissance objective l'oblige à se décentrer en définissant un référentiel d'observation commun à tous les observateurs et extérieur à eux. Ce retournement contre nature qu'opère la pensée scientifique s'arrachant à la subjectivité naturelle peut s'interpréter géométriquement par un changement de signe dans notre saisie des dimensions d'espace ; à la saisie égocentrique par projection est substituée une saisie cosmocentrique par développement.

guentropiques, jugés aberrants. Mais si l'observateur lointain que nous supposons, avant l'apparition de l'homme, avait remarqué chez certains primates des expériences analogues à celles qu'a faites Koehler sur les singes supérieurs (ajustant des bambous pour en faire des instruments), il aurait cru observer des faits jugés tératologiques par les naturalistes de ce temps. On pourrait encore remarquer que, lorsque la nature prépare une mutation profonde, une métamorphose, c'est, avons nous noté, lorsqu'elle se trouve en présence d'une *impasse*. Or, l'état dans lequel entre l'humanité à la fin de ce XXème siècle est un état d'impasse en ce sens que sur plusieurs lignes de l'évolution humaine on aperçoit comme prochain le moment où l'humanité ne pourra plus continuer à poursuivre sa voie dans le même sens (par rapport à la population, par rapport à l'information, par rapport à la guerre); Tout se passe comme si l'humanité, après cinquante mille ans d'existence, se trouvait en présence d'un seuil qui l'accule au choix entre l'existence amoindrie et la mutation.

Un cosmos transmatérialisé

Le concept, d'une *fin d'un temps* doit être distingué de la métamorphose ultime dont nous parlons et qui serait vraiment *la fin des temps*. Rien ne permet de supposer que ces deux moments coïncident. Mais les eschatologies provisoires, marquant la fin d'une époque ou d'un cycle, se confondent pour beaucoup avec la fin finale. Ainsi les juifs considéraient la fin de Jérusalem comme la fin de tous les temps.

Il est excitant, pour stimuler la recherche, de vivre dans une période qui précède un franchissement de seuil, qui permet d'étudier une discontinuité de manière expérimentale.

Toute émergence annonce l'Émergence suprême. Et si l'esprit humain se passionne pour "l'an 2000", c'est parce que ce chiffre arbitraire lui paraît le signe d'une émergence finale. (...) Nous pouvons nous demander si la technique désintégrante, et que nous appliquons en tâtonnant comme des enfants terribles, ne voile pas une autre technique, non plus humaine mais ultrahumaine, non plus historique et industrielle mais eschatologique, consumante parce que consomante - technique dont la nôtre est un envers plutôt destructeur et en tout cas superficiel - et qui consisterait en une intégration des éléments composant le cosmos pour une *nova creatio* - nouvel état de la matière devenue une énergie analogue à la lumière, dont elle ne se sépare pas. Autrement dit, l'univers appelé jadis grossièrement "matériel" ou "énergétique", ou de nos jours "quantique et relativiste" ne nous donne-t-il pas plus que les anciennes représentations de la matière, un schéma de ce que pourrait être un cosmos trans-matérialisé ? Il suffirait, comme l'imaginait Platon, d'une inversion de sens, d'une *implosion* remplaçant une *explosion*.

Le retournement

Teilhard a exprimé plusieurs fois des utopies de ce type : ainsi celui d'un "retournement" de la conscience, d'une extase finale par inversion soudaine où l'extraordinaire aventure du monde se terminerait, où le rêve de toute mystique aurait sa satisfaction. Mais il n'est pas le seul. On peut dire que tout ce que nous avons appris sur les rapports de l'énergie et de la matière porte à penser que désormais le mécanisme (certes improbable mais possible) d'une inversion des processus est concevable. Le mode d'une transmutation suprême nous est fourni alors non plus par les mythes, comme au temps de Platon, de Daniel ou de Paul, mais par les physiciens eux-mêmes et bien malgré eux.

Car, à mesure que l'*entropie* augmente, augmente aussi à l'inverse l'information, conçue comme une récapitulation, une somme, une intégration. Tandis que l'univers descend vers les états les plus probables et comme on disait hier "se dégrade", on voit la matière, la vie, l'esprit, la conscience présenter les états les plus improbables. Telle serait la loi ultime, - loi de compensation.

Non seulement l'improbable paraît (et la conscience est un cas particulier de l'improbable), mais encore l'improbable s'accroît, se cumule dans la même ligne.

Dès lors on peut se demander si la décomposition croissante de l'univers n'est pas une condition de sa recombinaison, si, en d'autres termes, le vrai sens du devenir n'est pas d'aller vers l'improbable, ce que supposent obscurément tous les esprits, lorsqu'ils parlent de progrès, ou, lorsqu'ils ont quelque espérance. (806).

Psyché et pneuma

Si l'on voulait exposer la pensée entière de Saint Paul sur l'Anastase, on apercevrait qu'il a supposé deux voies d'approche convergentes : l'une philosophique, l'autre historique .(...)

Saint Paul suppose une division tripartite de la conscience selon qu'elle est pneuma, psyché, ou soma, c'est à dire spirituelle, animée, ou corporelle. Il y a trois étages dans l'être. Et l'étage occupé par l'âme (psyché) est un étage intermédiaire entre les deux étages limites qui sont *l'esprit et la chair*. Cette division supposée, Saint Paul pose que la structure d'Adam était psychosomatique. L'"âme" d'Adam était unie à son "corps". Dans la structure du Christ ressuscité il en va différemment : elle est pneumatologique : "l'esprit", dans le Christ ressuscité, assume le "corps". Le terme provisoire de "l'âme " ayant accompli sa fonction provisoire est éliminé.

Si nous voulions traduire cette idée en des termes modernes, nous dirions que Saint Paul suppose que le rapport biosphère/noosphère, qui constitue la condition actuelle de l'homme, est l'annonce d'une proportion plus haute, dont nous ne connaissons pas le terme dernier, ou plutôt, nous n'avons pas l'expérience de ce terme. On pourrait dire que le rapport de la biosphère à la noosphère est la figure d'un rapport suprême entre la noosphère et la pneumatosphère. Ou encore on pourrait dire que le rapport de la "chair" avec "l'âme", rapport qui se produit dans l'évolution, annonce l'apparition d'un troisième terme, "spirituel". Ce troisième terme est indéfinissable, sauf par analogie.

Disons qu'il serait par rapport à l'âme (psyché) dans un rapport analogue à celui qu'a l'âme (psyché) avec la matière. Ce qui signifie qu'on peut se poser à bon droit la question suivante : l'homme, tel qu'il est en ce moment est-il le terme final de la série évolutive ? Ou y aurait-il pour cette série un troisième état, dans lequel "la chair", c'est à dire la matière cosmique qui constitue le corps, sera possédée par la *pneuma* comme elle avait été jusqu'ici possédée par la *psyché*. (809)

...

Nous approchons (...) d'un seuil qui sera une intégration ainsi qu'un passage dans une nouvelle existence, tout au moins dans une nouvelle ère. Mais-cette nouvelle existence est-elle une existence temporelle, comme le supposent plusieurs philosophes ? Verra-t-on une humanité future qui aurait vaincu la mortalité ? Verra-t-on un temps qui arrêtera l'histoire à un moment d'intégration parfaite ? Ou bien cette promotion de l'être se fera-t-elle d'une manière inexprimable dans une sphère d'existence "*surnaturelle*", par delà la temporalité ?

Nous retrouvons ici le problème fondamental qui reparaît à chaque tournant de cet ouvrage : celui des rapports du temps avec l'éternité.

L'homme présent est-il un homme *achevé* ? N'est-il pas plutôt un être *inachevé*, non encore muté, un *néoténique*, sorte de fœtus projeté avant terme, qui n'a pas obtenu son développement plénier, qui n'est qu'à moitié lui-même ; qui donc, pour se parfaire projette une image de son accomplissement dans une durée future en partie illusoire et fictive, puisqu'elle place l'éternité dans le temps sous la forme d'un bonheur stable, d'une société permanente, d'une éternité temporelle ?

Tel est le problème foncier de toute philosophie, qui est, comme nous l'avons plusieurs fois aperçu, celui de savoir si l'histoire va vers une anamorphose. C'est le lieu où la philosophie et la religion, tout en ayant suivi des voies divergentes, peuvent comme les prémisses d'un syllogisme se conjuguer.. (810)

...

Il s'agit toujours de savoir si l'inachèvement, l'imperfection que j'expérimente en moi d'une manière constante, qui existe aussi d'une certaine manière dans la nature cosmique et biologique, si cet *inachèvement*

est un phénomène absolu, ou s'il prépare un achèvement, ce qu'on pourrait appeler une nouvelle forme de création, "kainé ktisis" comme disait Saint Paul - une "*nova creatura*".

Et l'Évangile de Jean avait exprimé cela sous une forme plus simple encore : "Ce que nous serons n'a pas encore paru". Tel est le dernier mot de la prospective.³

(In La Pensée - le 18 Aout 1977- Desclée de Brouwer 1977)

EXTRAITS DE LA MONADOLOGIE

L'analogie du fœtus (877)

Par la pensée, je suis tout. Et l'univers est une partie de ce tout. Au contraire, par l'action, je suis une partie infime de ce tout. Il y a un divorce crucial, crucifiant, entre ce que je pense et ce que je suis. *Je pense tout. Je ne suis presque rien.*

...

Est-ce que l'état où nous observons l'humanité, et que nous jugeons stable, définitif et constitutif, ne serait pas une étape et une phase, qui annonce pour un avenir dont nous ne pouvons pas fixer la date une métamorphose de l'être que nous sommes ?

...

S'il en est ainsi, comment définir la phase actuelle, et comment concevoir par anticipation la phase future ? quelle attitude doit être la nôtre dans ce milieu que nous appelons "le monde" et dans le devenir du temps qui n'est qu'une partie préparatoire et probatoire ?

Je suppose que l'embryon qui repose dans le sein d'une femme, soit doué de pensée . Cet être inachevé se comprendrait lui-même, puisqu'il forme un organisme, qu'il vit dans un temps de progrès et de maturation. Et c'est pourquoi je prétends que cet embryon se comprendrait comme un tout logé dans un autre tout, et qu'il pourrait avoir une vue du rapport de son être avec l'Être. Mais dans le temps où ce fœtus philosophique se comprendrait ainsi lui-même, il s'étonnerait de sa position, de son imperfection. Il se demanderait ce que signifie le développement de ces organes qui n'ont aucune utilité présente, puisque, nourri du sang maternel, prisonnier d'une capsule cosmonautique, il n'a nul besoin de ses poumons et de ses membres, et que son cerveau lui suffit avec son cœur.

S'il était plus profond penseur, il conclurait qu'il est destiné à une autre forme d'existence, où des organes jusqu'ici sans signification auraient enfin leur plénitude. Il concevrait que son état présent est provisoire, pré-adaptatif à un état final qui n'est pas encore donné ; il aurait aussitôt l'idée qu'il est dans une *phase* et non dans un *état*.

3 "Ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous savons que lorsque cela sera manifesté, nous Lui serons semblables parce que nous Le verrons tel qu'il est. Quiconque a cette espérance en lui se rend pur comme Celui-là est pur (1ère Épître de Jean chapitre 3 versets 2 à 5). Comme le souligne Jean Guiton , en ce qui concerne l'espérance de cette manifestation si clairement affirmée par Jean et Paul, on constate un blocage théologique qui a trois explications la confusion : 1) la confusion permanente entre la fin d'un temps et la fin des temps : la ruine de Jérusalem et la fin du monde font l'objet du même discours apocalyptique. Nous télescopons de même l'avènement d'une ère nouvelle et la fin finale avec victoire sur la mort. 2) la confusion entre la résurrection de Lazare et celle du Christ. La résurrection de Lazare n'est qu'un évènement ponctuel dans le cours linéaire d'une existence. Celle du Christ est trans dimensionnelle. C'est toute la différence entre le messianisme juif et le messianisme chrétien. Pour préserver le caractère transcendantale de son messianisme, le christianisme tend, à tort, à évacuer son historicité ; mais cette censure inutile a un relent d'antisémitisme ; on cherche inutilement à occulter la dimension juive de l'espérance chrétienne. 3) un masochisme inavoué : si l'homme est à jamais inachevé, si la création fait fiasco, cela permet de faire le procès du Créateur qui a raté son œuvre . Par vengeance, l'homme savoure son infirmité.

Qui nous dit que nous ne sommes pas au sein du cosmos comme cet embryon et dans un état *imparfait*, non pleinement développés, non vraiment projetés dans le monde réel,- non vraiment encore nés ?

Telle est l'idée qui a inspiré beaucoup de philosophes mystiques. Telle est sans doute l'idée, plus ou moins virtuelle, de tous les hommes, avec cette différence que les uns projettent cette vie future dans un sens purement horizontal ; ils s'imaginent dans ce milieu illusoire d'un "avenir éternel"⁴, tandis que les autres, sans nier le sens horizontal du devenir, pensent que l'achèvement de l'être ne peut se faire dans le temps, qu'il suppose une actualisation hors du temps.⁵

La transmutation vers l'homo spiritualis (883)

Il y a dans le temps deux directions, l'une qui est pour ainsi dire verticale, et par laquelle chaque instant est rattaché à l'instant éternel, l'autre qui est pour ainsi dire horizontale, et qui "avance", pour constituer la diachronie, l'histoire.

L'esprit humain tend à confondre ces deux directions dans le concept bâtard d'un moment historique final où le temps s'arrêterait où interviendrait une éternité temporelle. C'est l'illusion de "l'Empire " jadis, et de nos jours celle d'une nouvelle société idéale, harmonieuse et stable à jamais ; qui est à l'horizon de la pensée de type marxiste.

Ce qui va contraindre les penseurs et les politiques à poser le problème sous une autre forme, c'est que tout se passe comme si nous approchions d'une ère finale oui ne sera pas celle d'un achèvement de l'histoire, mais plus d'une *transmutation*. "L'hyperthèse" que nous avons toujours supposée dans cette "Monadologie" est que nous approchons d'un temps *intégrant*. Les lignes et les axes du temps ne nous paraissent plus se poursuivre, se dissiper, mais au contraire se concentrer, comme les baleines d'une ombrelle, pour aboutir à un moment de mutation, à un *seuil*.

Il semble, à plusieurs signes convergents et complémentaires, que l'humanité se prépare pour une étape nouvelle. Après l'étape de l'*homo sapiens* viendrait l'étape de l'*homo spiritualis*. Ainsi, la pensée aurait mis trois milliards d'années pour émerger de la vie. Elle aurait employé quelques millions d'années pour constituer une information suffisante, une science en même temps qu'un art, lui permettant de dominer la matière et la vie, une technique. Nous approchons de la fin de cette seconde étape d'information. Se profile l'image d'une troisième phase, d'une émergence ultrascientifique, ultratechnique. Et si l'humanité passe ce seuil (plus difficile à franchir que le premier seuil) le spirituel pourrait être atteint.

Nous voyons à notre époque apparaître des signes d'une transmutation prochaine, d'une émergence. Et ce seuil devra être nécessairement franchi, sous peine de la mort de l'espèce humaine. Ce qui nous est inconnu, c'est l'intervalle de temps qui sépare l'humanité actuelle de ce franchissement.

Ce que nous ignorons également, c'est la capacité qu'a l'humanité pour franchir ce seuil. Les uns sont effrayés par l'approche d'une limite. Les autres ont confiance qu'une poussée inventive imprévisible (comme il est arrivé souvent et même récemment) comblera l'intervalle du pouvoir humain et des nécessités.

...

Le temps approche où la philosophie pourrait ENFIN prendre son vol.

4 Garaudy est typiquement l'un de ces hommes-la.

5 Je pense qu'il y a une troisième école à laquelle j'appartiens, et c'est peut-être sur ce point que je me séparerais de Guittou. Je vois l'achèvement de l'être comme un point à l'horizon, à l'horizontal, mais cet achèvement serait simultanément vertical par l'effet d'un changement de dimension non pas temporel, comme croit Guittou, mais spatial. Question de vocabulaire sans doute, pour moi le temps est une grandeur, seul l'espace confère dimension..

Ce ne sont pas seulement *les existences* qui sont menacées par le progrès des techniques, ce sont *les essences* mêmes. Dans le juste désir de purifier les essences de ce qui était leur revêtement, leur véhicule, leur expression accidentelle, on en est arrivé à la fin du second millénaire à mettre en question l'essence même des êtres. Ainsi pour la nature, pour la raison, pour l'éducation, la sexualité, la société, nous avons vu contestée l'essence même de tous ces *invariants*. On a conçu l'image d'une société où ce qui était autrefois *nature*, invariable, serait désormais imposé par *la culture*, où les *valeurs* seraient posées par la *liberté*.

Mais il faudra bien que la philosophie soit, c'est à dire qu'elle retrouve ce qu'elle a toujours été: l'étude de ce qui est permanent, de "l'Être en tant qu'être".

Nous avons dit que la philosophie passait par trois phases, *la nature, l'esprit, l'existence*. Après avoir cherché à prolonger les sciences, comme si elle était une science supérieure, la philosophie s'est exercée à découvrir l'acte de l'esprit, et à voir dans la nature des choses un produit de la pensée. Enfin elle s'est tournée vers l'existence, et elle a cherché à définir l'être par la relation, en particulier par la relation à l'histoire et à la société. Ces trois points de vue sont insuffisants, car l'Être que la philosophie cherche n'est ni la nature, ni l'esprit, ni la relation, mais il fallait les avoir parcourus et épuisés tous les trois, comme trois phases antécédentes, pour avoir une notion, purifiée et complète de l'Être.

C'est pourquoi la transmutation de l'humanité qui se prépare ne pourra se faire sans un renouveau de la philosophie.⁶

C'est cela l'anastase

Nous ne pourrions savoir ce que sera cette philosophie de demain. Mais, que le vrai progrès soit le progrès vers la qualité, et vers la quantité, que l'évolution ait pour fin de préserver et de promouvoir un petit reste qualitatif autour duquel tout se reconstitue, que finalement l'évolution travaille à la victoire non de ce qui est le plus probable et le plus homogène, mais de ce qui est le plus improbable⁷, comme on l'a vu lors de l'apparition de la pensée, c'est ce qui nous paraît résulter d'une vue *profonde* sur ce qui a été jusqu'ici. De sorte que la conclusion de cette perspective est une conclusion d'espérance. Cette espérance n'est pas fondée sur un sentiment mais sur une loi qui veut que les transmutations majeures se font dans le sens du meilleur autour de la qualité pure.

C'est l'Anastase.

(886)(Desclée de Brouwer 1978)

6 Cette philosophie renouvelée est quête d'une "sophia", sagesse maternelle et matricielle. Bernard d'Espagnat médite sur un nouveau réalisme scientifique qu'il nomme *réalisme voilé* dès lors qu'il prend conscience de ses limites et de ses contradictions. Mais il ne semble pas apercevoir que la trame de ce voile est en passe d'être élucidé par des physiciens tels que lui : matrice du jeu du monde explicitant l'ombre et le flou comme constitutifs de la liberté du jeu. A travers cette intelligence d'une structure-mère, c'est la dimension féminine de l'Être qui est mise en lumière, les féministes devraient s'en aviser ...

7 Cette stratégie de l'improbable est, à sa manière, exposée par saint Paul comme étant la stratégie même de Dieu : "ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre les sages ; ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre la force ... ce qui n'est pas (ta mé onta) pour réduire à rien ce qui est " (1 Co 1-27).

SELECTION DE TEXTES DE TEILHARD DE CHARDIN

en vue de la réunion du 8 Décembre 1979
sur la Problématique Béna

Le point Oméga

Toutes nos difficultés et nos répulsions se dissiperaient, quant aux oppositions entre le Tout et la Personne, si seulement nous comprenions que, par structure, la Noosphère, et plus généralement le Monde, représentent un ensemble, non pas seulement fermé, mais *centré*. Parce qu'il contient et engendre la conscience, l'Espace-Temps est nécessairement *de nature convergente*. Par conséquent ses nappes démesurées, suivies dans le sens convenable, doivent se reposer quelque part en avant dans un point - appelons-le *Oméga* - qui les fusionne et les consomme intégralement en soi. - Quel qu'immense que soit la sphère du monde, elle n'existe et n'est saisissable finalement que dans la direction où (fut-ce au delà du Temps et de l'Espace) se rejoignent ses rayons. Bien mieux : plus immense est cette sphère, plus riche aussi, plus profond, et donc plus conscient s'annonce le point où se concentre le "volume d'être" qu'elle embrasse : - puisque l'Esprit, vu de notre côté, est essentiellement puissance de synthèse et d'organisation.

(in Le Phénomène Humain p 288)

...

Le moment est venu de traiter le problème ; pour cela, d'analyser plus outre la nature du Centre personnel de convergence à l'existence duquel est suspendu (...) l'équilibre évolutif de la Noosphère. Quel doit être, afin de pouvoir suffire son rôle, ce Pôle supérieur de l'Évolution ? (ope cit. p 289)

Supposons que de ce centre universel, de ce point Oméga, émanent constamment des rayons uniquement perceptibles, jusqu'ici, à ceux que nous appelons les "esprits mystiques". Imaginons maintenant que, la sensibilité ou perméabilité mystique de la couche humaine augmentant, avec la planétisation, la perception d'Oméga vienne à se généraliser, de façon à échauffer psychiquement la Terre en même temps que physiquement celle-ci se refroidit. Alors ne devient-il pas concevable que l'humanité atteigne, au terme de son resserrement et de sa totalisation sur elle-même, un point critique de maturation, au bout duquel, laissant derrière elle la Terre et les étoiles retourner lentement à la masse évanouissante de l'énergie primordiale, elle se détacherait psychiquement de la planète pour rejoindre, seule essence irréversible des choses, le point Oméga ?. Phénomène semblable extérieurement à une mort peut-être : mais en réalité simple métamorphose et accès à la synthèse suprême. Évasion hors de la planète, non pas spatiale et par le dehors, mais spirituelle et par le dedans, c'est à dire telle que la permet une hypercentration de l'étoffe cosmique sur elle-même ?

Autant et plus peut-être que l'idée (qu'elle prolonge) d'une planétisation de la vie, cette hypothèse d'une maturation et d'une extase humaine, conséquences ultimes de la théorie de la complexité peut paraître osée. Et cependant cette hypothèse tient et se renforce à la réflexion. Elle coïncide avec l'importance croissante que les meilleurs penseurs, de toutes catégories, commencent à attacher au phénomène mystique. Et, en tout cas, seule entre toutes les suppositions que nous pouvons faire sur la fin de la Terre, elle nous ouvre une perspective cohérente, où convergent et culminent, dans l'avenir, les deux courants les plus fondamentaux et les plus puissants de la conscience humaine : celui de l'intelligence et celui de l'action, celui de la science et celui de la religion.

(In Tome V Vie et Planètes pp 155 /156)

L'improbable plausible

Jusqu'à l'homme, la Vie, rapidement arrêtée et cloisonnée par les spécialisations où elle était forcée de se couler pour agir, se fixait et se dispersait à chaque bond en avant. Depuis le pas de la Réflexion, grâce aux

étonnantes propriétés de "l'artificiel" qui, séparant l'instrument de l'organe, permet au même être d'intensifier et de varier indéfiniment les modalités de son action sans rien perdre de sa liberté, - grâce en même temps au prodigieux pouvoir qu'a la pensée de rapprocher et de combiner dans un même effort conscient toutes les particules humaines, nous sommes entrés dans un domaine complètement nouveau d'Évolution. En fait, si l'étude du passé nous permet une certaine appréciation des ressources que possède la Matière organisée à l'état dispersé, *nous n'avons encore aucune idée de la grandeur possible* des effets "noosphériques". La résonance des vibrations humaines par millions ! Toute une nappe de conscience pressant sur l'avenir en même temps ! Le produit collectif et additif d'un million d'années de pensée ! Avons-nous jamais essayé d'imaginer ce que ces grandeurs représentent ?

Dans cette ligne l'inattendu est sans doute ce qu'il y a le plus à attendre.

(In Le Phénomène Humain p 318)

...

Plus on observe dans le passé, sur des millions d'années, la marche constante montante de la Vie ; plus on songe à la multitude toujours croissante d'éléments réfléchis engagés dans l'édification de la Noosphère ; - plus aussi on sent monter en soi la conviction que par une sorte "d'infailibilité des grands nombres" l'Humanité, front présent de l'onde évolutive, ne peut manquer, au cours de son tâtonnement dirigé, de trouver le bon chemin et quelque point d'émergence vers le haut. Par jeu concerté et plus elles sont nombreuses les libertés, loin de se neutraliser par effet de foule, se rectifient et se corrigent quand il s'agit d'avancer dans une direction vers laquelle elles sont intérieurement polarisées. Non point au hasard, donc, mais par calcul raisonné, je parie sans hésiter pour le triomphe ultime de l'Homínisation sur toutes les chances mauvaises menaçant les progrès de son évolution.

(In Tome V p 304)

...

Le changement d'état

J'imagine que notre Noosphère est destinée à se clore sur elle-même, - et que c'est dans une direction non pas spatiale, mais psychique qu'elle trouvera, sans avoir à quitter ni à déborder la Terre, la ligne de son évansion.

Et ici reparaît tout naturellement la notion de changement d'état.

En nous et à travers nous va constamment montant la Noogénèse. De ce mouvement nous avons reconnu les caractéristiques principales : rapprochement des grains de pensés ; synthèses d'individus et synthèses de nations ou de races ; nécessité d'un Foyer personnel autonome et suprême pour lier, sans les déformer, dans une sphère d'active sympathie, les personnalités élémentaires. Tout ceci encore une fois sous l'effet combiné de deux courbures : la sphéricité de la Terre et la convergence cosmique de l'Esprit, - conformément à la loi de Complexité et Conscience.

Eh bien, quand par agglomération suffisante d'un nombre suffisant d'éléments, ce mouvement de nature essentiellement convergente aura atteint une telle intensité et une telle qualité, que pour s'unifier plus outre, l'Humanité, *prise dans son ensemble* devra, comme il était arrivé aux forces individuelles de l'instinct, se réfléchir à son tour "ponctuellement" sur elle-même (c'est-à-dire dans ce cas abandonner son support organo-planétaire pour s'excentrer sur le centre transcendant de sa concentration grandissante), alors, pour l'Esprit de la Terre, ce sera la fin et le couronnement.

La fin du Monde : retournement interne en bloc, sur elle même de la Noosphère, parvenue simultanément à l'extrême de sa complexité et de sa centration.

La fin du Monde: renversement d'équilibre, détachant l'Esprit, enfin achevé, de sa matrice matérielle pour le faire reposer désormais, de tout son poids, sur Dieu-Oméga.

La fin du Monde : point critique tout à la fois, d'émergence et d'émersion, de maturation et d'évasion.

(In le Phénomène humain p 320)

La cîme de l'Hominisation

Par structure, et nonobstant toute impression ou apparences contraires, l'homme se trouve engagé historiquement dans un processus au sein duquel (par usage même de sa liberté, - c'est-à dire pour survivre et super-vivre) il se trouve assujetti (*au moins statistiquement*) à s'unifier biologiquement sur soi toujours davantage. Si bien que droit devant nous dans le Temps, quelque sommet d'Hominisation existe nécessairement, - sommet dont, à en juger par l'énorme *quantité d'Humain in-arrangé* qui nous entoure encore, nous pouvons garantir que, par rapport à nous, il se trouve placé *extrêmement haut* dans la conscience, sinon aussi éloigné encore dans le Temps que nous serions tentés de le supposer au premier moment.

Ainsi faisais-je déjà observer ci-dessus, nous ne sommes pas égarés, bien au contraire, dans l'Univers : puisque si épaisse soit la brume à l'horizon, la loi cosmique de "convergence du Réfléchi" est là pour nous signaler, avec la certitude d'un radar, la présence d'une cime vers l'avant, - cime représentant pour notre phylum une issue naturelle aux démarches de la Spéciation.

En vérité, à un tel pic d'Hominisation (ou, comme j'ai pris l'habitude de dire, à un tel *point Oméga*), plus moyen de douter que le jeu *normalement prolongé* des forces planétaires de complexité-conscience ne nous appelle et nous destine ...

(In Tome II p 340)

L'énergie nécessaire au décollage

Par effet irrésistible d'accélération dans la consommation, nous vidons rapidement (et même trop rapidement) nos gisements de fer, de pétrole, de charbon : ceci est clair. Par effet d'accélération reproductrice, en même temps, un écart de plus en plus grand tend à se développer entre l'étendue totale des terres arables et les besoins de la population mondiale : ceci est non moins évident. Mais, en revanche, juste à point nommé, ne voyons-nous pas nos physiciens mettre en ce moment la main sur l'énergie nucléaire, - et nos chimistes circonscrire peu à peu le problème des synthèses organiques ?

Qui peut dire où ce mouvement s'arrêtera ? Irrévérencieusement on a comparé l'Humanité à une fleur éphémèrement apparue sur le cadavre minéralisé de millions d'années de vie enterrée. Mais pourquoi ne pas estimer plutôt que, semblable à ces avions qui, pour démarrer, requièrent une force étrangère, notre espèce, afin de devenir autotrophe et autonome, avait besoin au cours d'une première phase (celle qui s'achève), de trouver, juste à coté d'elle, une source abondante d'énergies toutes prêtes.... Après quoi elle pourra voler de ses propres ailes.

....

En sorte que ce n'est pas tant (quoi qu'il paraisse) de la quantité de nos réserves économiques, mais bien plutôt de l'intensité accrue de nos puissances réflexives et affectives, que dépendent, en fin de compte, le succès ou l'échec ultime de l'Humanité...

(Tome II pp 346-347)

Car , ainsi que je l'aurai répété à satiété depuis vingt-cinq ans, que servirait-il à l'homme d'accumuler à portée de sa main des montagnes de blé, de charbon, de pétrole et de tous métaux s'il venait par malheur à perdre le "goût" ("géométriquement croissant") *d'agir*, c'est à dire de devenir toujours plus homme, par voie de totalisation planétaire ? Et pour maintenir à la fois ce goût "essentiel" et "exponentiel" ; de s'unanimer jusqu'au bout, que placer la base sinon un attrait toujours plus explicitement exercé sur l'Espèce par le centre approchant de sa convergence biologique ?

(In Tome II pp 358-359)

...

Le sens de l'Espèce

Sous couleur de réalisme (à moins que ce ne soit de métaphysique) on ne cesse de nous rappeler que l'Homme se trouve pris, par nature, dans un certain nombre de cercles qu'il ne saurait jamais rompre : conflit éternel entre le Maître et l'Esclave, -nécessité organique des guerres,-in-concevabilité fonctionnelle d'une humanité non-divisée sur elle-même... Que sais-je encore ?... Or comment ne pas voir que, pour justifier leur immobilisme ou leur pessimisme, toutes ces prétendues "lois de fer" ignorent systématiquement l'éventualité d'une transformation *modifiant le milieu psychologique* dans lequel s'est développé jusqu'ici l'Histoire ! En géométrie, la superposition de deux figures symétriques, irréalisable dans le plan, devient toute simple "à trois dimensions". En physique, aucun effet n'est possible qu'à une température convenable. Pareillement, si, *en ce moment*, parler d'organisation humaine universelle semble être, (et *est* probablement en fait) une utopie, qui nous dit que l'opération ne se fera pas toute seule demain, quand l'Homme se trouvera porté, par évidence généralisée de sa convergence phylétique, à quelque forme insoupçonnée de "Sens de l'Espèce".

Et ici qu'on m'entende bien. Lorsque je parle d'Humanité *unanimisée*, ce à quoi je pense n'a rien de commun avec une sorte d'utopie confortable et vertueuse ; (...) une Hominisation de convergence ne peut finir qu'en paroxysme. Même cohérée sur soi par la conscience enfin actée de sa destinée commune, l'Humanité passera donc probablement demain, soit dans son effort pour définir et formuler l'unité qui l'attend, soit dans le choix et l'application des moyens les plus appropriés pour y atteindre, par des conflits intérieurs plus violents encore que ceux que nous connaissons. Mais ces phénomènes de tension, justement parce qu'ils se développeront en un milieu humain beaucoup plus fortement polarisé vers l'avenir que nous ne pouvons encore l'imaginer, ont grande chance de perdre la stérile amertume particulière à nos luttes présentes.

(Tome II pp 354-355)

....

L'activation de l'énergie

Par ce mot d'*activation* je désignerai ici la pouvoir spécial possédé par certains facteurs (dits activants) de déclencher, leur contact, des réserves d'énergies, qui faute de cette excitation resteraient dormantes.

En Physico-Chimie, de tels déclenchements ou sensibilisations de puissance sont couramment constatés et utilisés, par exemple dans le cas des catalyseurs ou de certains rayonnements. Mais beaucoup plus important pour les vues que je développe ici est le fait que certains phénomènes tout pareils apparaissent constamment chez le Vivant en dépendance de facteurs non plus seulement physiques mais psychiques. Quel que soit le point de vue matérialiste ou spiritualiste où on se place pour interpréter les faits, il est indiscutable : 1° qu'un animal agit beaucoup moins intensément lorsqu'il est tranquille et satisfait qu'à l'état de bête affamée ou traquée ; et 2° que , en pareille occurrence, la peur et l'appétit loin d'être de simples échos ou reflets conscients de ce qui se passe dans la chimie des cellules, forment, à titre d'excitateurs, un anneau essentiel dans la chaîne des causalités.

...

Dans le cas de la "Matière hominisée", l'activation majeure de l'énergie, au lieu de s'exercer seulement (comme dans le cas de la matière seulement vitalisée) à partir de ce qui se touche et ce qui se voit, est inévitablement amenée à s'opérer aussi à partir d'une chose attendue, c'est à dire sous l'influence d'une *foi* ; surtout dans le cas d'œuvres aussi étendues et prolongées que le rassemblement sur soi d'une Noosphère. La grande peur suscitée par un danger planétaire imminent serait suffisante à coup sûr pour galvaniser et souder momentanément entre eux tous les égoïsmes et antionalismes de la Terre. Mais cette unification provisoire des intérêts *par le dehors* manquerait certainement de la solidité et de la chaleur requises pour que se produise un véritable et fécond rapprochement des volontés et des cœurs.

Plus on approfondit cette question, si fondamentale et si urgente, du développement d'une cohésion spirituelle à l'intérieur de l'Espèce humaine, plus on se convainc que la solution finale du problème est à chercher non dans quelque élévation générale du niveau de vie (comme on paraît le croire à la Société des Nations), mais du côté de l'action fusionnante *exercée du dedans*, sur la multitude des êtres pensants, par le foyer ultime de leur co-réflexion.

(Tome II pp357-358)

En ce moment, je le sais, nombre d'excellents ouvriers de la Terre s'imaginent encore pouvoir travailler de tout coeur et à plein rendement, quelque soit le sort réservé ultimement au fruit de leurs découvertes. Mais vraiment je ne saurais les croire. Car tout ce que j'ai jamais pu déchiffrer (en eux comme en moi) des vrais motifs alimentant ultimement la passion humaine de savoir et de faire n'a pas cessé de me persuader que ce qui, malgré toutes de sortes de dénégations, soutenait dans leur effort les savants les plus agnostiques et les plus septiques était la conviction obscure de collaborer, comme le vieux Thucydide, à une oeuvre qui ne finirait jamais.

Dans un premier temps (hier), l'Homme, qui jusqu'alors s'imaginait fixe ou fixé, s'est tout à coup avisé que, biologiquement, il continuait à bouger.

Dans un deuxième temps (aujourd'hui), le voilà qui s'éveille peu à peu à l'idée que cette ultra-évolution l'unifie sur lui-même.

Dans un troisième temps (demain), ne peut-on pas sérieusement prévoir qu'il va prendre conscience (une conscience toujours plus aiguë) du fait que cette convergence biologique n'est vraiment intéressante que si, au terme de son opération, elle sauve *irréversiblement*, et *dans sa totalité*, l'essence lentement distillée du Réfléchi et du Co-Réfléchi.

Semblable à des mineurs surpris par une explosion, et qui se coucheront découragés sur place s'ils pensent que leur galerie est bouchée en avant, l'Homme (plus il est Homme) ne saurait continuer plus longtemps à s'ultracérébraliser au gré de l'Évolution sans se demander si l'Univers, tout en haut, est ouvert ou fermé, c'est à dire sans se poser la question définitive (la question de confiance...) de savoir si, oui ou non, la lueur vers laquelle l'humain dérive par self-arrangement de lui-même représente bien un accès à l'air libre, ou bien si elle correspond à une éclaircie momentanée dans la nuit : auquel cas, je le jure, il ne nous resterait plus qu'à faire grève à la Nature et à nous arrêter.

En vérité, plus on tourne et retourne la problème fondamental d'activation posé aux forces de Cosmogénèse par l'apparition de la Réflexion, plus on se convainc que, du simple (mais inflexible) point de vue de l'Énergétique, l'Homnisation ne peut plus physiquement continuer bien longtemps sans postuler explicitement en avant d'elle l'existence d'un *point critique de Super-Réflexion* : quelque chose comme un débouché du Co-Réfléchi hors du Temps et de l'Espace, dans la vie définitivement irréversibilisée.

(In Tome II pp 361-362)

L'ultrahominisation

C'est, j'en suis profondément convaincu, face à ce grand évènement *biologiquement* interprété de la totalisation humaine que la science moderne va se trouver inévitablement amenée à faire, sous peu, son troisième pas (le plus sérieux de tous) en direction d'une conception toujours plus serrée, toujours plus précise, de la notion d'Évolution.

Même pour les spécialistes de la Vie et de la Paléontologie, on est surpris de constater combien souvent, encore, l'Homme est naïvement regardé, ou bien comme une espèce parvenue à un point mort, et désormais plafonnante ; - ou bien, tout au plus, comme un phylum quelconque se prolongeant linéairement sur soi, - à la manière des Chevaux ou des Éléphants.

Eh bien, dis-je, c'est cette vision plate et statique que vient bouleverser l'idée, toute jeune encore (mais combien vivace !) d'un groupe zoologique humain qui, loin de représenter un simple rameau terminal, correspondrait en réalité à un rejaillissement original et transformateur (à travers un seuil caractérisé) de l'Évolution sur elle-même : - type et étage supérieurs d'arrangement cosmique, où, grâce aux propriétés spécifiques d'un milieu psychique réfléchi, la convergence se substitue à la divergence des écailles évolutives ; - au point que la corpuscularisation de la Matière arrive à s'opérer à ce niveau, non plus seulement par groupement d'atomes, de molécules ou de cellules, - mais par synthèse ultra-réfléchissante, d'"individus réfléchis" tout entiers ...

Ce sur quoi, par contre, il me faut insister, c'est sur l'imminence de la mue ou de la mutation psychique qui, du fait d'une leur appréciation du Phénomène humain, va nous faire émerger, tous et bientôt, dans la perception habituelle d'une ultra-évolution de la vie terrestre, en direction d'états toujours plus organisées et intériorisées ? En avant de nous, désormais, dans le Temps, non pas seulement un plus grand nombre d'hommes. Non pas seulement, même, une plus haute intensité d'humanité. Mais la concentration de tout l'Humain en un seul système co-réfléchi de dimensions planétaires.

L'anthropogénèse, axe profond de la Biogénèse, se propageant, tel un faisceau de rayons convergents, en direction de quelque Foyer ardent. - L'Humain se "mono-moléculisant" peu à peu, en quelque manière, par "ultra-hominisation"...

(Tome VII p286-287)

...

Dans cette perspective, l'Humanité, liée jusqu'au bout de son support planétaire, y terminerait son existence (ou, plus exactement, s'en détacherait), non point sous le coup d'une catastrophe externe, ni de quelque maladie ou épuisement internes, - mais par accès à un certain état critique de métamorphose (maximum de tension psychique lié à un maximum d'arrangement technique) au-delà duquel nous ne distinguons plus rien dans l'avenir, - tout justement parce qu'il s'agit là d'un véritable "point critique" d'émergence, et comme d'émergence, au-delà de la matrice temporo-spatiale de l'Univers (1)

(Tome XI p 167)

Nota (1) de Teilhard : (...) Un pareil phénomène ontologique ne se conçoit d'ailleurs pas sans l'achèvement concomitant, dans l'ordre cognoscitif et affectif de quel que Weltanschauung générale en laquelle les esprits trouvent une base commune où accrocher leur réflexion commune. Tout cela du reste - en vertu de la notion de point critique -, dans une atmosphère, non pas de détente et de repos, mais de tension et d'ébullition.

Mais pour cela j'insiste, il s'agit pour nous de prendre position, et de nous mettre à l'œuvre, vite, - tout de suite.

Car s'il est véritablement vrai que, en avant de nous, se profile un Ultra-Humain attingible par ultra-évolution, - il est également vrai que cette ultra évolution, s'opérant désormais en milieu *réfléchi*, ne saurait être (au moins dans son axe le plus germinal et le plus central) qu'une auto- ou self-évolution, - c'est-à-dire *un geste consciemment et passionnément voulu*. Pour réussir biologiquement, la totalisation de la Noosphère ne saurait être simplement instinctive et passive, mais elle attend de nous une collaboration active et immédiate, un élan vigoureux, à base de conviction et d'espoir.- Car Evolution n'attend pas.

Voir ou ne pas voir, admettre ou ne pas admettre que, par effet de complexification et d'arrangement, la Vie est en train de monter de plus en plus vite sur Terre, au sein d'un Monde convergent : sur ce point précis l'Humanité est forcée (et en fait elle est en voie sous nos yeux) de se cliver en deux blocs irréconciliablement opposés.

Et seule, on peut prédire aisément, survivra (et supervivra) la fraction qui aura bien choisi.

(Tome VII p 305)

Naissance d'une âme humaine commune

Jusqu'ici, pourrait-on-dire, les hommes vivaient à la fois dispersés et fermés sur eux-mêmes, comme des passagers réunis accidentellement dans la cale d'un navire dont ils ne soupçonneraient ni la nature mobile, ni le mouvement. Sur la Terre qui les groupait ils ne concevaient donc rien de mieux à faire que de se disputer ou de se distraire. - Or voici que, par chance, ou plutôt par effet normal de l'âge, nos yeux viennent de se dessiller. Les plus hardis d'entre nous ont gagné le pont. Ils ont vu le vaisseau qui nous portait. Ils ont perçu l'écume au fil de la proue. Ils se sont avisés qu'il y aurait une chaudière à alimenter, - et aussi un gouvernail à tenir. Et surtout, ils ont vu flotter des nuages, ils ont humé le parfum des Îles, par delà le cercle de l'horizon : non plus l'agitation humaine sur place, - non pas la dérive, - mais le *Voyage*...

Il est inévitable qu'une *autre* Humanité sorte de cette vision-là, une Humanité dont nous n'avons pas encore idée, mais une Humanité que je crois déjà sentir s'agiter à travers l'ancienne, chaque fois que les hasards de la vie me mettent en contact avec un autre homme qui, si étranger me soit-il par la nation, la classe, la race, ou la religion, se découvre à moi plus proche qu'un frère, parce que, lui aussi, *il a vu le navire, et que lui aussi, il sent que nous avançons*.

(Tome VII p 80)

A un premier degré, cette élaboration immanente de l'Énergie humaine totale se trouve mécaniquement amorcée par le jeu des nécessités les plus immédiates de la vie. Matérialisme historique dirait Marx. En vue d'obtenir les résultats d'organisation et de découverte collectives nécessaires à leur subsistance, les activités élémentaires pensantes sont automatiquement amenées à fermer un ensemble lié d'opération : "un front humain".

Mais ces premiers linéaments d'une conscience commune contiennent en soi une exigence vivante à se préciser et à se prolonger. *Intellectuellement*, les progrès de la science vont à édifier une synthèse des lois de la Matière et de la Vie qui n'est rien autre chose, au fond, qu'un acte collectif de perception ; le Monde vu dans une même perspective cohérente, par l'ensemble de l'Humanité. *Socialement*, le brassage et fusionnement des races mènent directement à l'établissement d'une forme également commune, non seulement de langage, mais de moralité et d'idéal. *Affectivement*, la communauté d'intérêt et de lutte pour les mêmes objectifs s'accompagne "ipso facto" d'une camaraderie de combat, ébauche naturelle d'un *amour* ou *sens humain*. Ainsi, par toutes sortes de voies diverses, ce qui n'était d'abord qu'un groupement presque matériel de progression et d'attaque tend à prendre une consistance intérieure et à se poser en sujet autonome de réflexion et d'action. Sous l'effet combiné des besoins matériels et des affinités spirituelles de la vie, l'Humanité commence autour de nous à émerger de l'impersonnel pour prendre en quelque sorte cœur et figure...

En la constatation de cette mystérieuse naissance, s'achève et se perd la vue la plus générale qu'il nous soit encore donné de prendre du courant biologique qui nous entraîne.

L'Organisation de l'Énergie Humaine, prise dans sa totalité, se dirige et nous pousse vers la formation ultime, au dessus de chaque élément personnel, d'une *âme humaine commune*.

(Tome VI - p171)

EXTRAITS DE TEXTES DE L'ÉCOLE D'AUROBINDO

Les passages qui suivent sont tirés de l'ouvrage : SRI AUROBINDO
ou L'AVENTURE DE CONSCIENCE chez Buchet / Chastel 1979

L'abréviation (S) indique que le texte est de SATPREM, auteur de l'ouvrage.

(A) est mis pour Aurobindo et (M) pour Mère qui partagea sa pensée et son inspiration.

Il est évident que nous sommes ici en présence d'une approche par le dedans. Par la pratique du yoga intégral, ses disciples d'Aurobindo font l'expérience de l'éveil d'une conscience supramentale. A la différence du yoga classique visant à une libération du corps et à une évansion dans un nirvana immatériel, le yoga intégral assume le corps et vise à une transformation de la matière; Il est donc action dans le monde en vue de sa régénération. Par la profondeur de l'expérience vécue, par la rigueur et l'intelligence d'une pensée familière des catégories occidentales, ces réflexions me semblent constituer une contribution sans équivalent à l'interrogation chrétienne sur la "Résurrection de la chair", thème demeurant hermétique à La théologie occidentale.

(S) L'émergence de l'Esprit dans une conscience supramentale et dans un corps nouveau, une race nouvelle, est un phénomène aussi inévitable que l'apparition de l'homo sapiens après celle des primates. La seule question qui se pose vraiment est de savoir si cette évolution nouvelle se fera avec ou sans nous. Voici comment SRI AUROBINDO formule le dilemme :

(A) Si une révélation de l'Esprit sur la terre est la vérité cachée de notre naissance dans la Matière, si, fondamentalement, c'est une évolution de la conscience qui a lieu dans la Nature, homme, tel qu'il est, ne peut pas être le dernier terme de l'évolution : c'est une expression trop imparfaite de l'Esprit, le mental est une forme trop limitée, un instrument trop étroit ; le mental n'est qu'un terme intermédiaire de la conscience ; un être de transition. Par conséquent, si l'homme est incapable de dépasser sa mentalité, il sera dépassé ; le supramental et le sur-homme se manifesteront nécessairement et prendront la tête de l'évolution. Mais si son mental est capable de s'ouvrir à ce qui le dépasse, il n'y a pas de raison que l'homme lui-même n'arrive au supramental et à la surhumanité, ou, du moins, qu'il ne puisse prêter sa mentalité, sa vie et son corps à l'évolution de ce terme supérieur de l'esprit et à sa manifestation dans la Nature.

(S) Nous sommes arrivés, dit Sri Aurobindo à une crise de transformation, aussi cruciale que dut l'être la crise qui a marqué l'apparition de la Vie dans matière, ou l'apparition du Mental dans la Vie. Et notre choix est crucial aussi, car cette fois, au lieu de laisser la Nature opérer ces transmutations sans grand souci des contingences vivantes, nous pouvons "être les collaborateurs conscients de notre propre évolution" (page 344)

En quoi consistera cette race nouvelle ? comprendre le but est déjà une grande étape sur la voie de la transformation, car si peu que nous comprenions et que nous aspirions à ce futur, nous ouvrons une porte invisible par où des forces plus grandes que la notre peuvent entrer et nous commençons à collaborer.

(M) La question est de savoir, dans cette course vers la transformation, lequel des deux arrivera le premier, celui qui vient transformer son corps à l'image de la Vérité divine, ou la vieille habitude de ce corps d'aller en se décomposant. (p 369)

(S) Dans le silence mental, la conscience mentale s'universalise ; dans la paix vitale, la conscience vitale s'universalise ; dans l'immobilité du corps, la conscience physique s'universalise. (...)

Mais tout d'un coup , une énorme difficulté surgit. Universalisation de la conscience physique ? mais alors, quand il n'y a plus qu'un corps, tous les corps lui tombent dessus, tous les mensonges du monde sont là ! ... Ce n'est plus la bataille d'un homme, c'est la bataille de tout le monde. Et nous approchons du vrai problème ... (p 379)

On ne peut rien transformer si l'on ne transforme tout ... Sinon on est tout seul dans son trou de lumière.(...) Il y a un *point* central tout en bas, un nœud de vie et de mort, où se joue le destin du monde. Tout est ramassé en un *point*. (p 379)

L'évolution ne va pas de plus en plus haut, dans plus en plus de ciel, mais de plus en plus profond, et chaque cycle ou chaque cercle évolutif se referme un peu plus bas, un peu plus près du Centre où se rejoindront finalement le Haut et le Bas suprêmes, le ciel et la terre. Le pionnier doit donc nettoyer le terrain intermédiaire mental, vital et matériel, afin que les deux pôles se rencontre effectivement. Quand la jonction sera faite, pas seulement mentalement et vitalement ,mais matériellement, l'Esprit émergera dans la Matière, dans un être supramental complet et dans un corps supramental. (p 383)

... Du jour où les conditions d'évolution collectives seront suffisamment avancées, il est probable que les difficultés matérielles actuelles de la transformation, qui paraissent insurmontable s'écrouleront d'un seul coup comme un château de cartes. (p 384)

(M) Si vous avancez sur le chemin qui est prêt, (...) sans avoir la patience d'attendre le reste de la création, c'est à dire si vous réalisez quelque chose qui soit très proche de la Vérité par rapport à l'état actuel du monde, que se produira-t-il ? la dislocation d'un certain ensemble, une rupture, non seulement d'harmonie mais d'équilibre, parce qu'il y aura tout une partie de la création qui ne pourra pas suivre. Et au lieu d'une réalisation totale du Divin, on aura une petite réalisation locale , infinitésimale, et rien ne sera fait de ce qui doit finalement être fait. (p 390)

(A) Il se peut qu'une fois commencée l'entreprise (supramentale) n'avance pas rapidement, il se peut qu'elle prenne de longs siècles d'effort avant d'arriver à naître avec uelque permanence.Mais ce n'est pas tout à fait inévitable ; les changements de ce genre dans la nature semblent avoir pour principe une longue et obscure préparation suivie d'un rassemblement rapide et d'une précipitation des éléments dans une nouvelle naissance, - une conversion brusque, une transformation qui fait figure de miracle par sa lumineuse instantanéité. (p 402)

(S) Au fond, nous avons passé tous ces siècles à préparer la Base. Une base de sécurité et le bien-être par notre science, une base de charité par nos religions et nos morales, une base de beauté et d'harmonie par nos arts, une base mentale de scrupuleuse exactitude, - mais c'est une base *pour autre chose* (p 403)